

Différences

**1985
L'ANNEE
DE TOUTES LES
JEUNESSES**

HUMOUR : QU'EST-CE QUI VOUS FAIT RIRE ?

ISSN 0247-9095

MARS 85 - N° 43 - 15 F - 14 DINARS
MENSUEL M 1430 - 43 - 15 F

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



ARTICLES - CADEAUX
MAROQUINERIE
SERVIETTES - PORTE-DOCUMENTS

GROS
1/2 GROS

MICHELER

Société Anonyme au Capital de 200.000 Francs

70, RUE DU TEMPLE, 75003 PARIS

Tél. : 897.72-11

J TRI-CO-JO

SARL au capital de 70.000 F

Prêt-à-Porter - Tricots - Hommes
Femmes - Enfants

Gros - Demi-Gros

15 et 17 rue des Capucins - 69001 Lyon
Tél. 828.83.58

ETS WEINER
149-151, Quai de la gare
75013 - PARIS

cde

JNS 3



46, Chaussée d'Antin
Paris Tél. : 744 20-18
874 67-55

équipements
espaces gares
gamme **Basic**[®]



Valoriser
l'image de marque
de la SNCF.

Mieux accueillir
sa clientèle.

Fabrication M.I.C.O. S^{te} agréée
13, rue Vauquelin Paris 75005
tel. 707.17.60

Différences

Magazine créé par le MRAP
(Mouvement contre le
racisme et pour l'amitié
entre les peuples), édité par
la Société des éditions
Différences.

89, rue Oberkampf
75011 PARIS
Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA
PUBLICATION
Albert Lévy

RÉDACTION
Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Culture :
Daniel Chaput

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :
Dolorès ALOIA, Odile AMBRY, Julien
BOAZ, CHERIFA, Christiane DANCIE,
Claude FERRAN, Jean-Pierre GARCIA,
Bernard GOLFIER, Adil HAJJI, IVAN,
Stéphane JAKIN, Chantal LANGEARD,
Laure LASFARGUES, Catherine MINOT,
Robert PAC, Jean-Jacques PIKON, Alain
RAUCHVARGER, Isabelle SATEN, Yves
THORAVAL.

ABONNEMENTS

1 an : 160 F ;

1 an à l'étranger : 190 F ;

6 mois : 90 F.

Etudiants et chômeurs, 1 an : 140 F,
6 mois : 80 F (joindre une photocopie
de la carte d'étudiant ou
de la carte de pointage).

Soutien : 200 F ;

Abonnement d'honneur : 1 000 F.

Vente à l'étranger :

Algérie 14 dinars, Belgique : 140 FB,
Canada 3 dollars, Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ
AU JOURNAL

Photocomposition - photogravure
impression : PCP, 17, place de Villiers,
93100 Montreuil. Tél. : 287.31.00
Commission paritaire n° 63634,
ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 1985-3

PHOTO COUVERTURE :
Cuir noir et baskets blanches
Abdelhak Senna

SOMMAIRE

MARS

11

ACTUEL

Partir pour aider un peu

Beaucoup de jeunes suivent de près les actions humanitaires. Nous avons assisté à la mise en place d'une nouvelle mission en Ethiopie touchée par la famine.

Odile AMBRY

PRÉJUGÉ

« Ils ne s'intéressent à rien »

C'est ce que l'on reproche habituellement aux jeunes. Jean DUVI-GNAUD, directeur de la Maison des cultures du monde, répond.

Propos recueillis par Jean-Jacques PIKON

GROS PLAN

Beures, avec un « e »

Une enquête chez les jeunes filles issues de l'immigration.

Véronique MORTAIGNE

RENCONTRE

Rock around the bloc

Les orchestres et les fanzines fleurissent dans le béton, au pied des tours. Une explication de ce phénomène de masse.

Isabelle SATEN

DOSSIER

Portraits de groupes avec jeunes

Ni stars ni paumés, des jeunes qui bougent et sortent de l'isolement.

Catherine MINOT

CULTURES

Voulez-vous danser ?

Un million de personnes dansent en France. Pourquoi faire ?

Chantal LANGEARD

Des arabesques à la mode de Caen

Ou l'étrange itinéraire d'un calligraphe.

Bob RIZOTTO

RÉFLEXION

Qu'est-ce qui vous fait rire ?

L'humour a tous les droits, dit-on. Même celui d'être raciste ?

Jean-Michel OLLE

HISTOIRE

Un chant d'amour dans le désert

Majnûn et Laylâ, les plus célèbres amants du monde, sont arabes.

Adil HAJJI

DÉBAT

A quoi servent les jeunes ?

Est-ce un âge privilégié ? Des moins jeunes répondent.

Débat préparé par Dolorès ALOIA

Et toujours...

Le mois, le Point chaud, la Parole à, le Courrier, l'Agenda, les Petites Annonces, l'Humeur.

Différences

le journal
qui
défrise



V

ITE, je m'abonne à Différences,

160 F (1 an) 90 F (6 mois) 200 F (soutien)

NOM _____ Prénom _____

Adresse _____ Code postal _____

Commune _____ Profession _____

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à :

Différences (Service Abonnements), 89, rue Oberkampf, 75011 PARIS.

Abonnement 1 an : étranger : 190 F ; chômeur et étudiant : 140 F.

DIFF 43

CHERS LECTEURS

A MOMO

■ Si le Gavroche de papy Hugo revenait parmi nous, il aurait un walkman, des baskets, un cuir – à supposer qu'il ait trouvé trois sous pour se l'offrir – et s'appellerait Momo. Momo pour Mohamed, pas pour Maurice. L'ange à casquette, avec sa gouaille et sa pêche, l'âme de Paris, est toujours là. Sauf que, maintenant, et c'est peut-être la faute à Voltaire, son père est souvent né plus loin.

1985, c'est l'année de la jeunesse, dit l'ONU. L'année de tous les Gavroches. Ce numéro leur est consacré.

Il est vrai que certains vieillissent plus vite que les autres. En France, par exemple, à 18 ans, on peut voter. Mais on peut être aussi au chômage bien avant. En Afrique du Sud, on peut être assassiné par la police, dans un quelconque Soweto, à 11 ans. A 12 ans, à Thio, on peut voir défiler, à travers la fumée des grenades, les panses rebondies de petits Blancs qui viennent pique-niquer sur la terre de vos ancêtres. On a l'âge de son régime. Quand on a un âge : à Bhopal, en ce moment, on meurt à la naissance.

On se souvient des jeunes quand ils meurent. De Gavroche qui ramassait les balles sur les barricades, avant de tomber. De Guy Moquet, fusillé pour résistance par les nazis à 17 ans. En ce temps-là, dit un résistant, pour rester vivant, il fallait courir vite, avoir des jambes de gamin.

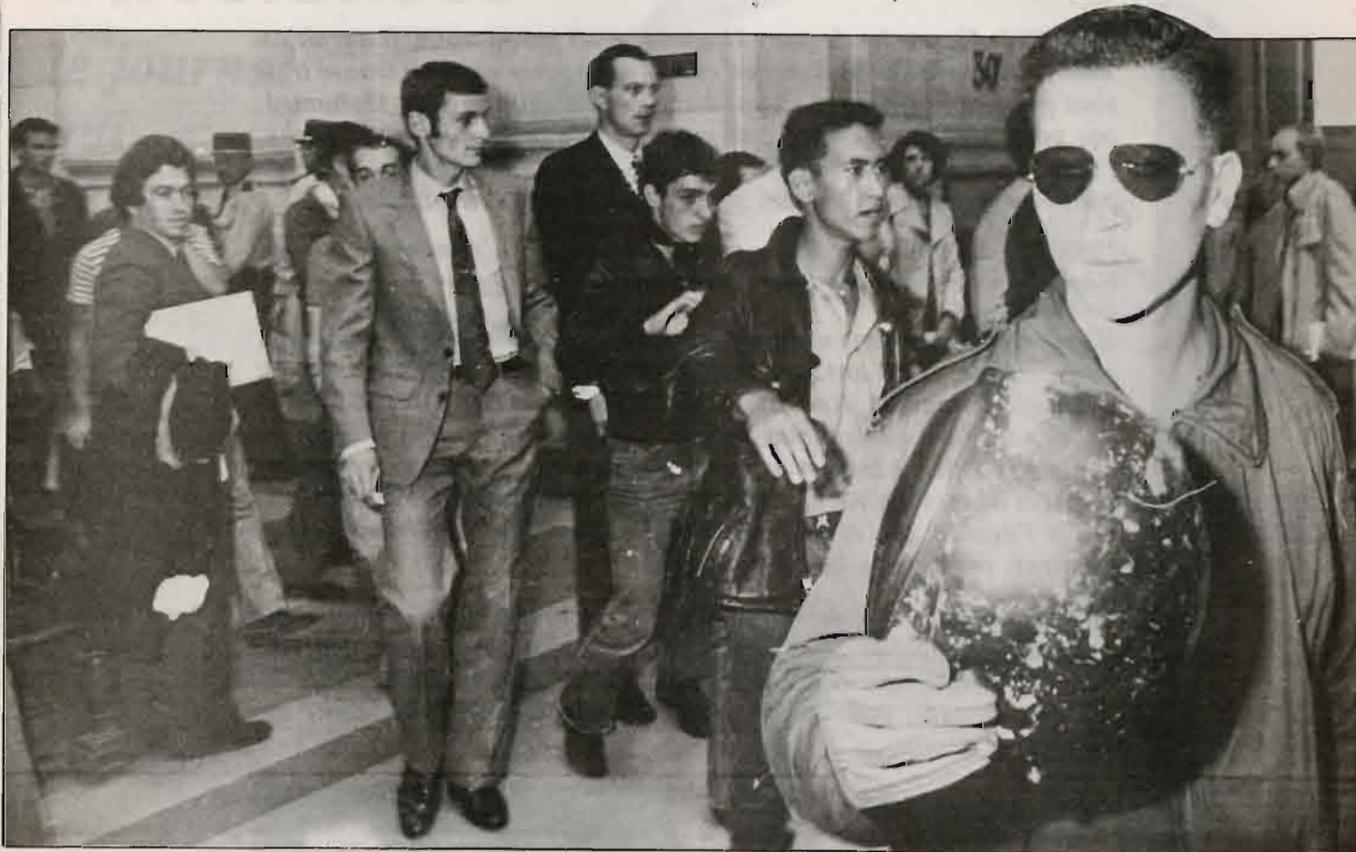
Sauf quelques-uns qui sont tombés par terre, le nez dans le ruisseau, « nos jeunes », comme on dit quand on ne l'est plus, sont vivants et ils le prouvent. Qu'ils marchent contre le racisme, qu'ils défilent pour qu'on leur rende leur radio libre, ou qu'ils sautent les grilles de l'ambassade d'Afrique du Sud pour la repeindre en noir, comme l'a fait la Jeunesse communiste, ils bougent. Et c'est tant mieux. Même que, s'ils bougeaient un peu plus, on serait encore plus contents. Allez Momo, étonne-nous.

Différences



- Bleu, blanc, rouge -

DRÔLES DE JEUNES



Lors du procès de Mark Fredriksen, ex-leader de la FANE.

41 % des électeurs d'extrême droite ont moins de 35 ans. Nous sommes allés voir à quoi ils ressemblent. Roulez jeunesse !

Espace Balard, un soir de métinge du Front national. Un service d'ordre jeune et musclé canalise les arrivants vers les caisses. « 20 francs, c'est le prix de deux bières », glisse Patrice à son copain. Tous deux, cheveux gominés, arborent une magnifique banane. Doigts en V, ils saluent l'arrivée de Jean-Marie. Derrière moi, des adolescents, cheveux ras et rangers, martèlent le sol au rythme des slogans. Les blousons kaki leur font une imposante carrure, complétée par l'écusson bleu, blanc, rouge au bras gauche. A côté, des jeunes plus classiques agitent

patriotiquement des drapeaux quand l'assistance s'exclame. Cinq jeunes hommes en loden bleu marine, dignement posés sur des chaises, acquiescent plus discrètement. Effets de manchette à la tribune. Regards en coin, applaudissements des jeunes gens. Leur homologue féminin, gabardine et socquettes blanches, feuillette les tracts du Front national de la Jeunesse. « Sur toute la France, il y a 50 000 adhérents au F.N., 10 % sont au F.N.J. », m'expliquent deux jeunes filles tout sourire, très B.C. B.G. Près d'une table voisine, deux gaminés d'une

douzaine d'années, rompues aux bonnes manières, convoitent sagement les briquets et autocollants frappés à la flamme tricolore. Retour sur les gradins. Un jeune intégriste me propose une pétition adressée au pape. Pantalon de velours beige et pull marin, il m'acoste d'une voix très douce. « Au F.N., beaucoup de militants sont catholiques », m'explique cet étudiant d'une université privée. « Georgina Dufoix a demandé que les T.U.C. soient réservés aux jeunes Maghrébins », dit-on à la tribune. Hou-hou, fait la salle déchaînée. Un jeune garçon à l'air studieux sourit

derrière ses lunettes. Il y a des mots de passe qui déclenchent la salle : « racaille marxiste », « immigration clandestine ». A « socialo-communisme », un groupe de lycéens se lève et siffle. « Mitterrand pendu haut et court », crient-ils. Puis c'est la Marseillaise. François, fleur de lys à la boutonnière, confie à sa voisine, badgée du F.N. de Saône-et-Loire : « Cet hymne, je m'en dispense. Mais tout à l'heure, si je l'avais su, j'aurais bien repris en chœur la chanson de Jeanne d'Arc. » O vierge bénie, garde la France, dit la chanson. Ce refrain et le thème du meeting, la Nou-

velle-Calédonie, ont réveillé quelques nostalgies. Dans le métro qui les ramène, un groupe de jeunes chantent « Algérie française » sur un air connu.

Les réunions de ce genre ne sont que la partie visible de l'iceberg. Beaucoup de jeunes, actuellement, se réclament de l'extrême droite et se retrouvent dans les activités du F.N.J.

Du côté des universités, la vie militante traditionnelle est ralentie. A Assas, faculté de droit parisienne, ancien bastion de l'extrême droite dans les années 70, le G.U.D. ne rassemble plus qu'une dizaine de militants. Comme le F.N., il n'a pas d'élu, ni de local. C'est l'U.N.I. qui semble drainer le plus d'étudiants. Patrick m'en résume le mot d'ordre : cracher autant qu'on peut sur le socialo-communisme. Traditionnellement proche du R.P.R., l'U.N.I. regroupe aussi des militants d'extrême droite, et revendique une implantation récente dans les lycées. Pourtant, là aussi, le militantisme y est peu perceptible.

Restent ceux qu'on amalgame souvent, et souvent à tort, à cette mouvance, comme notamment les skin-heads, ou les derniers descendants de la punkitude. Les insignes fascistes que certains ont portés relevaient plus souvent de la provocation que d'un choix politique.

Service d'ordre, collage, baston

Service d'ordre, collages, baston : pour Richard, 24 ans, c'est tous les soirs l'aventure. Videur dans une boîte de nuit, il est militant au F.N.J. depuis un an. « Je n'aime pas les bureaux, je préfère le terrain. J'ai choisi une section dans mon quartier où il y a plein de Turcs et de Pakistais. » Ce matin, c'est le tractage, la « diff », devant un lycée parisien. Pas moins d'une quinzaine de militants disposés en demi-cercle à la sortie. « National-Hebdo, le journal anti-Beurs », lance Richard, jovial, du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Ses voisins surenchérisent.

Aux adolescents pas convaincus et étonnés par tant de virulence, les militants récitent la leçon : l'endoctrinement dans les lycées, où on ne lit plus que Sartre, l'impunité des criminels, etc. « Ceux qui volent, moi je leur mets une balle dans la tête », marmonne l'un d'eux. « Nous ne sommes pas pour l'égalité, à chacun selon ses efforts », conclue un autre. Avant de se quitter, Richard convie ses copains à une fête sur une péniche. « Il y aura pas mal de gens du Front, boisons à volonté et quelques jolies nanas. »

Aline-barre-de-fer

Thierry, jeans, baskets et blouson de cuir, était venu donner un coup de main. Etudiant en sciences éco, militant au M.N.R. (voir encadré) depuis deux ans, il a suivi des camps qui mêlaient sports de combat et éducation politique. « Maintenant nous sommes trop peu, à peine une centaine. Ça devient la garde personnelle de Malliarakis. Et puis, faire campagne uniquement contre les immigrés, c'est un peu léger. » Certains de ses copains sont partis au Liban se battre avec les Phalangistes. Lui a côtoyé la F.A.N.E. : « Des abrutis néo-nazis qui ne savent que lever la main dans les arrière-salles de café. » Déçu, Thierry pense adhérer au F.N.J. Et la violence ? « Il faut bien que ça serve à quelque chose. » Et de me décrire avec admiration une militante du M.N.R. surnommée « Aline-barre-de-fer. »

Sylvie, 23 ans, a une vision plus pacifique de l'extrême droite. « Au F.N., les ambitieux, les extrémistes, les anti-sémites et les néo-nazis, on n'en veut pas. (Si ça pouvait être vrai, NDLR.) Mais il y a toujours quelques brebis galeuses. » Grande, blonde, les yeux clairs, elle milite depuis l'âge de 14 ans. Héritière d'une tradition familiale nationaliste, et tout d'abord membre des Comités chrétienté-solidarité (1), elle est aujourd'hui standardiste-secrétaire au F.N.

Sylvie évoque avec nostalgie les tournées grisantes en province, les meetings où tout le monde se connaissait. Elle parle de Jeanne d'Arc et rêve de voyages. « Tout est à l'envers, les jeunes oublient leurs racines, c'est la pagaille partout. » Parmi ses amis, elle aime surtout les gens qui ont des convictions, même les communistes, dit-elle. Tolérance contredite par ses accusations contre les journaux de gauche, qu'elle trouve hargneux. Ses auteurs préférés sont Brel et Brasillach : « Il a écrit des pages vibrantes sur la jeunesse. »

Comme tous les militants d'extrême droite que j'ai pu rencontrer, il est frappant de voir à quel point son discours est bâti à coups de préjugés, et combien sa vision du monde emprunte de slogans simplistes, d'idées fortes qui dissipent toute incertitude. Sylvie défend maladroitement

ses convictions contradictoires et fragiles. Après m'avoir révélé son aversion personnelle pour les Arabes, leur culture « qui ignore totalement la femme », elle affirme : « J'ai lu dans le Monde que sur dix Arabes, il y a neuf délinquants. » Puis elle précise : « De toutes façons, on ne les renverra pas dans leurs gourbis n'importe comment. Le Front est un mouvement populaire et social. » Et pour renforcer cette réflexion, elle ajoute qu'on y trouve « aussi des gens de milieu simple ». Sylvie est aussi peu curieuse de la vie de son parti qu'elle méconnaît la vie politique française. Les effectifs du F.N. ?

« Les chiffres sont gardés secrets... Mais nous devons être quatre millions. » Autant que d'étrangers en France, alors ?

Karine LANGLOIS

(1) Fondés par Romain Marie, député européen sur la liste F.N.

PETITES NOUVELLES DE L'EXTRÊME DROITE

□ Le P.F.N. s'écroule-t-il ? Une partie de ses militants semble avoir rejoint le F.N. de Jean-Marie Le Pen. Toute l'ancienne direction a démissionné ; une nouvelle a été instaurée par le général Félix Bussion, président, et Dominique Le Briel, secrétaire général.

A noter un rapprochement avec le M.N.R. (Mouvement nationaliste révolutionnaire) de Jean-Gilles Malliarakis.

□ L'association Jeune Pied Noir très liée au P.F.N. a occupé le journal le Monde pour protester contre la publication par ce journal d'un article défendant le F.L.N. algérien.

□ Chirac a engagé un ex-dirigeant du P.F.N., Joël Duruy de Mery comme contractuel à l'OPHLM du XVII^e arrondissement de Paris.

□ M. J. Ortis, président du F.U.R.R. (organisation de rapatriés) veut se lancer dans une croisade contre les immigrés et contre la bâtardisation de la race européenne.

□ L'ancien dirigeant de la F.P.I.P. (syndicat policier d'extrême droite), M. Gandossi, est chef de la police municipale de Levallois-Perret. On peut rappeler que le 22 novembre 1984 il a été accusé d'avoir agressé un délégué C.G.T. en le poussant dans l'escalier. Le F.P.I.P., à la libération de Toumi, le désigna comme un truand « franco-algérien ».

□ Ça y est, la F.A.N.E. est de nouveau dissoute par le Conseil des ministres. Elle avait, il ne faut pas l'oublier, été réhabilitée par le Conseil d'Etat le 31.10.84. Il faut savoir que, malgré l'interdiction antérieure, leur journal Notre Europe continuait tranquillement à paraître avec toujours en couverture le nombre de mois de captivité du « camarade » Rudolph Hess, le dernier nazi emprisonné en R.F.A. De plus la F.A.N.E. s'était transformée en F.N.E. (Faisceau nationaliste européen) et organisait des banquets commémoratifs de la naissance d'Adolf Hitler.

Daniel MALPLAT

A couteaux tirés

Un enseignant poignarde un écolier : cela se passe à Evaton, en Afrique du Sud. Dès la rentrée, le 9 janvier, les élèves noirs ont repris leur lutte contre l'école de l'apartheid. Que veulent-ils ? La fin des châtements corporels, les livres gratuits, la suppression de l'âge limite et la reconnaissance de leurs conseils représentatifs élus. Boycottage des cours, écoles brûlées, affrontements avec la police armée : c'est le quotidien scolaire dans plusieurs townships (15 janvier).

Etats-Unis ?

Une majorité d'habitants de la CEE sondés sont favorables à la création des Etats-Unis d'Europe : 69 % des Luxembourgeois interrogés, 64 % des Italiens, 58 % des Grecs et des Français, 45 % des Néerlandais et 34 % des Irlandais. Danois et Britanniques restent, eux, méfiants (17 janvier).

Textuel

« La France est une puissance musulmane, une société multiraciale. Les Français sont tous tout au plus ou moins mérités, il n'est pas dans leur tempérament d'être racistes ». Jacques Chirac, lors d'un dîner-débat de l'Association France-Arabie Saoudite (16 janvier).

Jœuf la nuit

Jœuf en Meurthe-et-Moselle, rendue célèbre par un récent procès de masse contre de jeunes chômeurs toxiques, fait encore parler d'elle. Des policiers interpellent de nuit un trio de jeunes éméchés. Alors qu'un des policiers passe les menottes à l'un des suspects (de quoi ?), celui-ci lui donne un coup de pied, atteint le pistolet qui se déclenche tout seul et tue net le jeune. C'est, on s'en doute, la version du policier. Sic et à suivre (17 janvier).

Aube rouge

J'ai subi l'assaut un dimanche après-midi dans une petite salle des Champs-Élysées, au milieu d'un public d'enfants et d'adolescents. Sur l'écran, six garçons et deux filles résistaient à eux tous seuls à une invasion communiste, sauvant ainsi l'honneur de l'Amérique. Les envahisseurs parlaient, on s'en doute, russe et espagnol, et venaient entre autres du... Nicaragua. Ça s'appelle l'Aube rouge, c'est terri-

fiant de connerie et ça n'est qu'un remake, à la sauce survivaliste, des bons vieux films des années cinquante. C'est d'une violence insoutenable. Un vrai spectacle pour enfants...

Marchés chauds

Après les marchés de la place d'Aligre dans le 12^e et de la rue du Poteau dans le 18^e, c'est celui de la place des Fêtes dans le 20^e qui a reçu la visite musclée et casquée des marchands de haine du Front dit national. Ils étaient une centaine à parader pour imposer leur présence, sous la houlette discrète de Roland Gaucher, le premier dimanche de février. Des groupes de jeunes, alertés par le « téléphone anti-fasciste », ont délogé les nationalistes, qui se sont repliés sous la protection des CRS. Quelques jours plus tôt, c'est un meeting pro-Canaques qui repousse l'attaque des bleu-blanc-rouge en Bretagne. Un peu partout la guerre des affiches bat son plein à l'occasion de la campagne électorale. Un seul conseil aux jeunes qui ne supportent pas les affiches ornées de la petite flamme : n'agissez pas de nuit, c'est dangereux ! (5 février).

Dix ans...

... de réclusion criminelle pour Eric A..., 22 ans, reconnu coupable, avec neuf complices, de la mort de Salim Grime, 17 ans, le 10 août 1983, à Aix-en-Provence. L'avocat général avait requis vingt ans. La Cour d'assises a condamné les complices à des peines de deux à quatre ans de prison (22 janvier).

Epilogue

Ce ne fut pas le procès de la « légitime défense » ni celui du racisme, tout simplement celui d'un pauvre type. En appuyant le 6 novembre 1982 sur la gâchette d'une Winchester de supermarché à 1 250 francs, Bernard D. avait pressé le bouton d'un ascenseur pour l'enfer. Aux assises de Nanterre, qui le jugeaient 26 mois plus tard pour le meurtre du jeune Adenbhi Guémia, fils d'immigrés marocains de la cité de transit Gutenberg, le verdict a surpris l'assistance, en grande partie composée de jeunes, de proches et de concernés : « Pitou » a « pris » douze ans de réclusion.

L'avocat général en avait requis quatorze, les observateurs s'attendaient à une condamnation à sept ou huit ans après la plaidoirie finale d'une défense mettant l'accent sur le décor « quart monde » du crime. Impression générale après le procès : « Il a écopé pour tous les autres ». Et si on réfléchissait à une autre logique que celle qui conduit à la prison ? (1^{er} février).

Falashas, vous voilà

Six mille Juifs éthiopiens, auparavant peu reconnus des autorités israéliennes, sont « rapatriés » en Israël au vu de la famine qui sévit actuellement dans leur pays d'origine (3 janvier). Dans le même temps, et sans guère de rapports, le gouvernement israélien décide le désengagement progressif de Tshahal du Sud-Liban, une partie des troupes restant tout de même sur place (14 janvier).

Une partition oubliée

Echec à New York des négociations entre communautés grecque et turque de l'île de Chypre, qui reste coupée en deux (17 janvier).

Amnistie-amnésie

Walter Reder, criminel de guerre nazi, est libéré en Italie. Il est accueilli en Autriche par le ministre de la Défense, membre du parti libéral qui compte dans ses rangs beaucoup d'anciens nazis. Le Congrès juif mondial, réuni à Vienne, proteste. Le MRAP organise une manifestation sous les fenêtres de l'ambassade d'Autriche à Paris, avec ce slogan : « Reder aujourd'hui, Barbie demain ? » (4 février).

Diretas, ainda não

Premier président civil depuis 1964, Tancredo Neves, le vieux libéral, est élu président de la République au Brésil. Le problème de l'élection du président au suffrage universel reste entier : les directes, pas encore (15 janvier).

Nouvelle-Calédonie

Après l'annonce du plan Pisani, un jeune Européen, Yves Thual, est tué en Nouvelle-Calédonie. Dans la même nuit, Eloi Machoro et un de ses lieutenants sont abattus par les gendarmes du GIGN. L'état d'urgence est instauré (12 janvier). Le prési-

dent de la République se rend sur l'île (19 janvier). Jean-Marie Tjibaou, président du FLNKS, effectue une tournée en France où il rencontre la plupart des dirigeants français, à l'exception des chefs de l'opposition qui refusent de le recevoir. Il est accueilli par Charles Palant et Albert Lévy, au nom du MRAP, dans les locaux du mouvement (28 janvier).

Train d'enfer

Mettant en application l'extension de la loi de 1976 contre le racisme, qui permet désormais aux associations de se porter partie civile, lors de crimes à caractère raciste, le MRAP se constitue partie civile dans l'affaire du Bordeaux-Vintimille, où trois candidats légionnaires avaient jeté du train un jeune Algérien, Habib Grimzi (9 janvier).

Mort d'un jeune homme

On découvre le cadavre d'un garçon noir de dix-sept ans, probablement abattu pendant la répression des récentes émeutes du Cap (13 février).

Juifs d'URSS

L'ambassadeur d'Israël à l'ONU affirme que huit cent quatre-vingt-dix-neuf visas d'émigration ont été accordés aux Juifs d'URSS voulant partir. Il y aurait selon lui vingt mille demandes non satisfaites (3 janvier).

Commandant Gilbert

C'était le nom de guerre de Samuel Weissberg, chef des artificiers du groupe Manouchian. FTP, responsable dans le Nord de la MOI. Il vient de mourir à Paris (7 janvier).

Yiddish

On annonce un programme de conférences sur la langue et la culture yiddish à la faculté d'histoire de Varsovie (15 janvier).

Espace vital

La municipalité de Francfort vient à nouveau d'autoriser le NPD, parti néo-nazi allemand, à louer des salles dans la ville pour organiser des réunions. Le NPD, parti légal, avait réussi à faire condamner la ville pour ses refus antérieurs.



Ah, jeunesse ! Les députés poujadistes Demarquet et Le Pen défilent le 13 mai 1958.

Orthodoxie

Qui est juif ? Le lobby religieux, qui proposait une réponse très restrictive à cette question, qui conditionne en particulier le droit à l'installation en Israël, est mis en minorité à la Knesset (16 janvier).

Pendant ce temps, le rabbin extrémiste Meir Kahana continue ses initiatives. Dernière en date : envoyer à des centaines de Palestiniens en Israël et dans les territoires occupés des lettres à en-tête du Parlement les invitant à émigrer en Occident.

Help !

Faurisson, l'homme qui a perdu la mémoire des camps de concentration, a été appelé à titre d'expert au tribunal de Toronto par l'avocat d'Ernst Zundel, accusé d'avoir sciemment publié de fausses informations sur l'Holocauste. M. Zundel, prétend, comme Faurisson, que les chambres à gaz n'ont pas existé, ou bien simplement pour désinfecter les vêtements des détenus (5 février).

Mengele

La campagne pour retrouver la trace de Mengele, le médecin qui se livrait, notamment à Auschwitz, à d'atroces expériences médicales sur les déportés, s'in-

tensifie aux Etats-Unis. Le Pentagone, sommé de produire les documents confidentiels en sa possession sur Mengele, refuse (3 janvier).

Français entièrement à part

Des jeunes harkis du camp de Bias, près d'Agen, entament une grève de la faim pour protester contre leurs conditions déplorable de logement et le racisme dont on fait preuve à leur égard (28 janvier).

Boycott

Sylvia Hill, une des organisatrices des manifestations devant l'ambassade d'Afrique du Sud, qui se traduit chaque jour par l'arrestation de nombreuses personnes, est de passage à Paris. Elle nous confirme l'ampleur du mouvement de protestation contre l'apartheid qui se développe actuellement dans la population noire aux Etats-Unis. « Les gens ont pris conscience qu'ils tenaient là un moyen d'agir sur la politique internationale de l'administration Reagan. De jour en jour, les initiatives se multiplient, en particulier les pressions sur les administrations pour qu'elles n'utilisent pas de produits importés d'Afrique du Sud. » (7 février).

En vrac

Panique dans l'extrême droite : Libération « sort » le témoignage de cinq militants du F.L.N. qui disent avoir été torturés par Le Pen pendant la guerre d'Algérie. Le leader du Front national justifie la torture mais nie les faits (11 février).

D'innocents promeneurs, ou plutôt l'état-major au grand complet de l'extrême droite calédonienne, vient pique-niquer, malgré l'état d'urgence, sur les terres de la tribu canaque de Thio. Toujours malgré l'interdiction, la police protège leur passage de la colère des Canaques, dans les rangs desquels on ramasse plusieurs blessés, dont deux grièvement (10 février).

Edgard Pisani renvoie en métropole le capitaine de gendarmerie responsable de la « bavure » et expulse du territoire cinq militants caldoches, priés d'aller provoquer ailleurs (21 février).

Graves troubles à Crossroads, un bidonville de la banlieue du Cap, que les autorités souhaitent démolir pour parquer les Noirs qui l'habitent encore plus loin de la capitale. Les charges de police, qui utilise notamment des munitions à petit plomb, font de nombreuses victimes

parmi les manifestants (20 février).

La commission officielle pour l'égalité raciale estime que les services d'immigration britanniques sont beaucoup plus sélectifs vis-à-vis des Noirs que des autres. Le gouvernement anglais nie (13 février).

L'équipage du cargo sud-coréen « Boeun 9 » aurait jeté à la mer quatre jeunes Tanzaniens, embauchés lors d'une escale à Dar-Es-Salaam, au large des côtes du Kenya (15 janvier).

Noah donne la moitié de son gain dans un tournoi à l'aide alimentaire pour l'Ethiopie (30 janvier).

RADIO-EQUIPEMENTS



Boîte Postale 5
9, rue Ernest-Cognacq
92301 LEVALLOIS-PERRET Cedex
☎ 758 11.11

— Ethiopie —

PARTIR POUR AIDER UN PEU

Le travail des organisations humanitaires a sauvé des milliers de personnes. La tâche reste immense. Nous avons suivi la mise en place d'une nouvelle mission d'Enfants sans frontières.



P. FRILET



P. FRILET

Wollo, Tigré, Shoa, Hararghe : de bien jolis noms, de véritables invitations au voyage. Des pays où il ne pleut pas depuis trois ans, où SOS-Enfants sans frontières essaie de soulager le sort des victimes de « la famine du siècle ».

Cinq heures du matin. La Range Rover poussiéreuse quitte la route d'asphalte pour s'enfoncer sur la piste cahoteuse en direction du village de Débelle, province du Hararghe, au cœur de la savane éthiopienne. Nous sommes au dernier jour de la mission exploratoire de l'association humanitaire SOS-Enfants sans frontières, au terme d'un long périple dans le nord du pays, dans les régions les plus touchées par la sécheresse et la famine. Si dix des quatorze provinces que compte l'Ethiopie sont affectées à des degrés divers, le drame est véritablement concentré dans le Nord, et surtout dans les provinces du Wollo, du Tigré, du Hararghe et du Shoa. C'est là qu'il n'a pas plu depuis deux ou trois ans et que les populations sont décimées par ce drame hu-

main que les superlatifs même ne peuvent plus décrire : « holocauste de la faim » ou « famine du siècle », les mots manquent au témoin d'un jour.

Partir là où personne n'est encore allé

Tous ici dépendent peu ou prou du bon vouloir des instances internationales (FAO, ONU, UNICEF) et des gouvernements des pays développés, qui ont mis tant de mois à se décider que l'on n'est pas très sûr du nombre de morts qu'ont coûté ces atermoiements. Pourtant, lorsque nous nous sommes rendus dans deux des principaux camps du Nord, Bati et Korem, nous avons immédiatement saisi les progrès accomplis en quelques se-

MÉDECIN SANS FRONTIÈRES, À BARBÈS

Dans son cabinet du boulevard Barbès, le docteur Boigienman n'a rien du jeune aventurier au regard clair qu'on voit dans la pub pour Médecins sans frontières. Il n'est pas allé chercher loin l'aventure, elle est venue à lui. Il a grandi au pied de la Goutte d'Or, ses études terminées, il y a vissé sa plaque et, depuis, le monde entier défile chez lui, du Maghreb à l'Extrême-Orient, de l'Afrique noire au sous-continent indien. 80 % de sa clientèle est étrangère. Un choix ? Non. Ça s'est fait comme ça. Le quartier, et surtout le fait que les populations étrangères, en France, sont plus exposées : pour 9 % de la population active, elles sont victimes de 20 p. 100 des accidents du travail. M. Boigienman est devenu un spécialiste de la pathologie immigrée. Il voit défiler toutes les maladies du monde, syphilis, séquelles parasitaires, bilharziose et même une fois un cas de lèpre. C'est que M. Boigienman n'a rien contre les immigrés et que certains confrères en profitent pour se débarrasser de leurs malades. Du coup, sa pra-

tique médicale s'alourdit d'un très grand travail social d'assistance. C'est lui qui remplit les papiers, aide à s'orienter dans le dédale administratif, conseille pour les démarches relatives aux accidents du travail. A l'entendre, on comprend pourquoi les immigrés pâtissent d'une sous-consommation médicale. Par exemple, nombre d'hôpitaux, les suspectant a priori de tricherie, leur refusent tout arrêt de travail, même devant l'évidence du cas. M. Boigienman montre un épais dossier de lettres de services hospitaliers, qui, dans la même phrase, reconnaissent la gravité du cas, mais refusent l'arrêt de travail, renvoyant les malades au médecin pour cela. Du coup, M. Boigienman a les pires ennuis avec la Sécurité sociale, qui vient de le déconventionner pour un mois, pour « abus » de délivrance de certificats d'arrêt de travail. Quand le tiers monde vient chez nous, n'est-ce pas, c'est pour travailler, pas pour bêtement se faire couper deux doigts par la machine. Un médecin courageux, solitaire, pour une aventure sans prestige. J.R. □

après plusieurs jours de marche, étaient parvenus jusqu'aux camps. C'est à quelques kilomètres de la ville de Gewané, le dernier jour de notre mission, que Jacqueline et Anne-Marie ont trouvé leur lieu d'implantation en zone Afar. Il nous a fallu pour cela traverser le fleuve Awash sur un radeau de fortune, et changer de province pour entrer dans celle du Shoa, dont dépend la capitale. La veille, nous avons vu des centaines de cadavres de bétail, des charognards qui tournaient sans relâche au-dessus de nos têtes. Là, autour du village de Débelle, il n'y a même plus de bétail. Il y a des concerts de toux, une malaria endémique, le choléra qui menace et des familles entières prostrées. Une jeune fille d'une quinzaine d'années, au visage

flétri par la faim, met plus de dix minutes pour franchir les quelques mètres qui la séparent du fleuve. Elle est avec son oncle, qui l'avait trouvée deux semaines plus tôt dans sa case, abandonnée par ses parents. Le gouvernement a mis en place un petit centre de nutrition où l'on distribue chaque jour un bol de lait aux enfants les plus mal en point. En effet, nous explique-t-on partout, seuls les plus valides ont entrepris cette marche ; et combien d'entre eux sont morts en route d'épuisement ? Ceux-là ne sont jamais recensés dans les statistiques. Chaque responsable local rencontré accueille avec chaleur notre équipe, nous emmène voir les petits points de rassemblement dont il a la charge, et nous explique, chiffres en main, ses besoins. Dans un premier village de montagne, à 1 800 m d'altitude, nous vivons le moment le plus éprouvant de toute la mission. Là, dans le dénuement le plus total, sont rassemblées plus de deux mille personnes, dans l'espoir d'attirer l'attention des autorités sur leur cas.

Le marasme

A 5 h 30 du matin, grelottant de froid, nous assistons au pire des spectacles. Devant nos yeux, un père et une mère tentent d'adoucir l'agonie de leur enfant, un petit garçon de sept ou huit ans, dont le regard fixe et la respiration hachée traduisent mieux que tout diagnostic médical l'imminence de la fin. C'est la mère qui vient chercher Jacqueline Bonheur pour qu'elle l'assiste à ses côtés, tandis que chacun d'entre nous se détourne pour cacher ses larmes. Il mettra plus de deux heures à mourir, cet enfant, et surtout, comme nous l'explique Anne-Marie, des semaines sans nourriture avant cela, pour atteindre ce stade de dénutrition que, dans le jargon médical, on qualifie de « marasme ».

« sauvés », c'est d'avoir prévu pour l'après-midi une visite à l'orphelinat tenu par « Terre des hommes Lausanne » où, sur une ferme de quarante hectares, des enfants vivent heureux. Pourtant, là aussi, la sécheresse a frappé. La responsable du projet nous l'explique en trois chiffres bruts : « En irriguant les terres et en utilisant des méthodes agricoles avancées, nos rendements en 1982 étaient de 48 quintaux à l'hectare, en 1983 de 16 quintaux à l'hectare et, cette année, de 2,5 quintaux à l'hectare. » Les populations des alentours descendent maintenant vers la ferme pour demander de l'aide et un centre de distribution vient d'être créé. Le problème devient de plus en plus grave pour les paysans, car il n'y a plus de semences dans le pays pour ceux qui sont encore assez valides pour labourer leurs terres dans l'attente de la petite saison des pluies. Mais les populations nomades, de l'ethnie Afar, sont elles aussi gravement touchées, car elles ne peuvent plus nourrir leur bétail. C'est à leur rencontre que nous voulions aller, sachant que peu de choses était fait pour ces nomades à la langue et aux coutumes différentes du reste des populations, réfractaires aux notions de frontière, de centralisation, et surtout de sédentarisation. Pourtant, la situation est si grave que les Afars se sont arrêtés, ont eux aussi formé des rassemblements spontanés autour de points d'eau ou de villages. Les responsables qui nous accompagnent interrogent Jacqueline Bonheur du regard. Vingt-cinq mille personnes sont rassemblées dans le district et quinze mille ont besoin d'une aide d'urgence. « Nous nous installerons ici, il le faut », répond-elle. Un sourire illumine les visages : un vent d'espoir souffle maintenant sur les Afars de Débelle. □

Odile AMBRY

SOS-Enfants sans frontières : 56, rue de Tocqueville, 75017 Paris, tél. : (1) 380.49.16. Pour tout don (déductible des impôts) : chèque bancaire ou CCP 2.528.6305 Paris.

DEVANT les jeunes, les 15-20 ans d'aujourd'hui, avant et à l'entrée de l'université, on assiste à un changement profond, à une nouvelle attitude complètement « dévoratrice » vis-à-vis du savoir. Pourtant, la génération de 68 n'était pas celle du « non-savoir » ; elle savait déjà trop, si l'on peut dire. C'était la génération du Livre de poche, qui savait, qui avait beaucoup lu... Aux alentours des années 1970-1975, il y a eu une sorte de chute : celle du « bof » et du « j'm'en foutisme », une sorte de désespoir diffus. Depuis grosso modo les années 1980, à cause de la crise et dans la mesure où acquérir une « compétence », c'est faire face au chômage, les jeunes accordent au savoir une valeur renouvelée ; il y a donc un certain changement.

Cette nouvelle génération ne ressemble plus du tout aux précédentes. Et le phénomène important, c'est cette seconde génération de garçons et de filles de la paysannerie française qui vivent aujourd'hui avec d'autres données que celles de leurs parents qui ont connu la première industrialisation des campagnes. Ils ne se perçoivent plus du tout comme paysans, comme « culs-terreux », mais comme producteurs avec de nouvelles exigences et de nouveaux besoins.

Quant aux jeunes ouvriers, c'est un monde très « dispersé » dans la mesure où un nombre considérable d'apprentis sans travail acceptent beaucoup plus qu'autrefois les métiers temporaires, les « jobs » provisoires. C'est la vision américaine des choses, ce passage continu

d'un métier à l'autre... Je parle des jeunes qui entrent dans la vie active. Mais il y a aujourd'hui la fascination de l'électronique qui est un phénomène aussi très important. Il y a deux classes d'âges fascinées par cela : les très jeunes et... le « troisième âge »... Vers 10-12 ans, c'est évidemment l'aspect purement ludique qui l'emporte. Chez les 20 ans aussi, mais avec le besoin plus ou moins conscient d'y puiser aussi un certain « métier ». L'attitude de ces jeunes vis-à-vis de l'électronique et des technologies modernes est finalement beaucoup plus positive que chez les ouvriers de 40 ans qui les perçoivent surtout, et non sans raison, comme limitation de main-d'œuvre, suppression d'emplois, chômage et reconversion difficile. Aujourd'hui, les jeunes commerçants, les jeunes bureaucrates et les jeunes instituteurs pensent que l'électronique est une chose qu'il faut « s'approcher » pour un usage local.

L'idée constante de la fête

Il y a aussi l'idée constante de la « fête ». C'est devenu une affaire de mots : « s'éclater », « faire la fête », etc. Et cela ne veut presque plus rien dire d'autre que se retrouver côte à côte autour d'une machine à sous ou d'un jeu électronique quelconque. Là, on peut mesurer la différence avec les grands rassemblements de pop-musique d'il y a quinze ans, qui étaient véritablement collectifs, alors qu'aujourd'hui, seul l'élément « spectaculaire » semble jouer.

— Bof génération —

PLUS RIEN NE LES INTÉRESSE ?

Jean Duvignaud, sociologue, écrivain et enseignant, aussi président de la « Maison des cultures du monde » à Paris, ne le croit pas. Et il le dit.

Pour les jeunes, il y a ce phénomène des « radios libres »... On a vu défiler (en décembre dernier à Paris) une foule de 15-20 ans. Entre 50 et 100 000 jeunes, pour soutenir la seule Radio NRJ et sa puissance d'émetteur. A l'Odéon en 1968, la majorité des jeunes revendiquaient « le droit à la parole » ; ils voulaient parler mais sans finalement se soucier vraiment de qui les « écoutait »... Depuis, avec ces radios libres, les femmes, les homosexuels, les jeunes ouvriers, les franc-maçons, les religieux ont parlé et parlent encore.

Mais, est-ce qu'une « spécialisation » de la parole la rend plus audible ? Là, la question demeure... Dans le cas de NRJ, ce qui a fait la « fusion », si j'ose dire, c'est la puissance de cette « radio-music » car, a priori, ce n'est pas une radio de communication. Il y a dix ou quinze ans, la musique pop était un moyen de rassemblement, de création et de solidarité dans la jeunesse, de « sociabilité » comme disent les spécialistes. Aujourd'hui, il s'agit d'une autre musicalité, plus technologique, mais où les jeunes continuent d'éprouver une « complicité » entre eux à travers l'ampleur de diffusion. Alors que la faculté de parole semble un peu appauvrie par rapport aux générations précédentes.

Je trouve cela très « moral » de se mobiliser pour de la musique... Je crois qu'il y a aujourd'hui comme des phénomènes... mécaniques. On se mobilise moins contre la misère dans le monde, les inégalités sociales, ou à propos de la Nouvelle-Calédonie. Mais parmi ce qui semble encore « rassembler » les gens, il y a la religion et c'est en ce sens, je crois, que la Pologne garde ici encore

déjà raison pour aujourd'hui. Ces jeunes auditeurs de NRJ ou d'autres radios du même type se précipitent peut-être là pour retrouver une dernière « chaleur » au niveau de l'affectivité collective. Il y a aussi les nouveaux codes, les nouveaux langages. Il paraît que le « branché-chébran » est déjà démodé ! Ces langages prennent naissance dans de petits noyaux sociaux snobs qui

hors, celui que l'on parle « entre soi ». Ainsi, les jeunes d'aujourd'hui sont curieusement « bilingues ». Et là, viennent se greffer d'étonnantes rencontres de mots entre le français et les langues immigrées dans les banlieues, sur les lieux de travail, etc. Les langues s'enrichissent toujours au contact d'autres. Souhaitons que les linguistes s'intéressent un peu à ces « mélanges », au parler de cette jeunesse de 1985. Quant au racisme, franchement, je crois que les 15-20 ans s'en foutent. Sauf s'ils en deviennent eux-mêmes et directement les objets. Je veux dire par là que je n'aimerais pas, aujourd'hui, être enfant des Minuettes. Là, la « différence », ils la subissent. A l'université où j'enseigne, sur le campus de Jussieu, les étudiants m'ont dit, qu'ils soient d'origine maghrébine ou africaine : « Quand on entre ici, on a le sentiment d'entrer dans une zone de liberté. Mais quand on sort, c'est autre chose ! »... Ainsi, il y a des lieux comme cela, y compris ceux des nouvelles musiques dont nous parlions, où, quelles que soient les classes d'âges, les jeunes écartent toute espèce de distinction. Laissant, si j'ose dire, à la population « rassie » le soin de s'inventer ses mauvaises querelles de races.

Propos recueillis par Jean-Jacques PIKON



- Jeunes filles -

BEURES, AVEC UN



Leur problème n'est pas tant d'être coincées entre deux cultures, mais entre un père tout-puissant et un grand frère oppresseur. Alors, elles craquent ou elles rusent. Quelle énergie dans les Beures !

Chaussures pointues, style coureur cycliste, pantalons perchés à vingt centimètres des chevilles, polo gris et blouson de cuir, c'est Nacera, vingt ans. Cheveux longs sur le sommet et rasés sur les côtés, elle porte les grosses boucles d'oreille berbères de sa mère. Au bar de Long Island, elle dessine un alphabet pour sa copine : « *I comme Indien, J comme Jirafe. Faudra bien qu'elle apprenne à lire un jour.* » Sali, la copine se marre : « *Ben, oui, quoi, faudra bien.* »

Algériennes et Parisiennes toutes les deux, étudiantes en arts plastiques, elles ont la pêche. « *Plus tard, on voudrait travailler dans la musique, faire des pochettes de disques, des décors de films, tout ça...* » Enfants de clip et de la vidéo, Sali et Nacera ont créé leur fanzine à l'école et citent en exemple Ettika, ce groupe de trois nanas beures au chômage, Djamilia, Samira et Hafida, qui s'ennuyaient ferme à Rouen. A l'occasion d'un stage de réinsertion financé par les ASSEDIC, elles décident avec leur prof de vidéo, Bernard

Guéguand, de faire un clip où elles chantent leurs galères : l'ANPE, la Sécu, les petites annonces. Elles font traduire les paroles par un employé du consulat d'Algérie à Rouen. Le résultat ? Un mélange détonant et plein d'humour de rap et de musique arabe, un 45 T, un beau succès national et, en perspective, une tournée. Pour Nacera, voilà le secret de la vie : « *Faire, foncer. On ne va pas rester là, les bras croisés, à discuter pendant trois plombes pour savoir si on est d'ici ou d'ailleurs. On est citoyennes du monde, et puis c'est tout.* » Rachida, la barmaid, un gros nœud

rouge dans les cheveux, assorti aux bottes et aux ongles (« la classe »), acquiesce, sur fond de Touré Kunda. Elle a repris, en association avec des copains, la gérance de ce café du X^e arrondissement. Au mur, des pochettes de disques rock, afro-funk et new-wave. Tables gris perle et néons jaunes. Ici, fini le thé menthe de papa. « *Au début, mon père, il était pas d'accord. Mais comme il a un café à Belleville, il a fini par comprendre.* »

Sali, Nacera et Rachida sont des « Beurettes » branchées. Bien de leur époque, mais sérieuses sous des airs rigolards. Elles sont assidues à l'école, car elles veulent réussir dans la vie, elles habitent chez leurs parents et boivent du lait-fraise. Les yeux noirs et le teint basané, elle trouvent ça beau. La double culture ne leur pèse pas et elles regrettent un peu de ne plus parler l'arabe. « *Moi, quand je vois quelqu'un qui ne veut pas avouer ses origines par complexe ou peur du racisme, ça me fout la honte* », s'insurge Nacera.

La tchache d'abord

Des conflits de générations ? Oui, bien sûr, elles en ont. Mais, là, elles se situent un peu en marge des autres Beurs : des parents très occidentalisés, non pratiquants, n'ayant donc ni gardé ni transmis les valeurs traditionnelles.

« *Ma mère travaille depuis longtemps, et en plus, dans la cité où j'habitais quand j'étais petite, nous étions les seuls Arabes, il a bien fallu s'adapter.* » Cette acculturation relative leur permet de « *vivre comme les Françaises* », c'est-à-dire de sortir le soir, d'aller écouter « Téléphone » en concert au Zénith, d'envisager un avenir professionnel autonome. « *Pourtant, dans mon âme, je ne me sens pas vraiment d'ici* », avoue Sali. Et là, c'est parti pour trois heures. Car elles sont sympas, les jeunes Beures, expansives, prêtes à se raconter en détail et même plus.

La tchache. C'est tout l'imaginaire méditerranéen, et Dieu sait qu'il est vaste ! La tchache, c'est aussi une arme : on affirme ainsi son identité culturelle avec fierté, on se défend d'emblée contre l'agression.

« *Quand j'ai cherché du boulot, explique Fatima, vingt-cinq ans, secrétaire, j'ai branché le type de l'agence de recrutement sur la Kabylie. C'était à l'époque des émeutes à Tizi, tout le monde en parlait. J'ai été prise tout de suite, ça a marché super.* »

La tchache, les Beures s'en servent aussi en famille, pour tenir leur rôle ou échapper à l'oppression des parents.

« *Moi, poursuit Fatima, je suis l'aînée. J'ai longtemps mené mes petites sœurs en bateau, avec des histoires pas possibles... Evidemment, elles ont grandi... Mais elles ont retenu la leçon.* » Farida, la plus petite, qui fume comme un sapeur, en cachette, n'a aucun mal à convaincre ses parents que, si elle sent la cigarette le soir, c'est à cause de l'ambiance enfumée qui préside aux réunions de l'association de danses traditionnelles dont elle fait partie.

Vierge au mariage

Ah ! La cigarette ! Le mot est sur toutes les lèvres dès qu'il s'agit de l'autorité parentale. Symbole de débauche et de décadence des mœurs, la clope est, avec la nuit et la rue, l'interdit par excellence. « *Nos parents sont souvent venus de la campagne, avec des valeurs complètement opposées. Imagine le choc ! Pour eux, tout marche par symboles. La femme, c'est la maison, l'honneur d'une famille. Alors, c'est simple. D'abord, il ne faut pas se faire remarquer, ce qui exclut la cigarette, le rouge à lèvres, les cafés et les amitiés avec les garçons. Ensuite, une femme doit arriver vierge au mariage. Après quoi, on est sauvée.* »

Pour Fatima, très liée à l'Algérie et à la culture arabe, la famille, c'est une toile d'araignée, ou plutôt une araignée tout court, car comme le dit son père : « *Si on enlève une patte à un animal, il est handicapé.* » Ce qui manque pas d'arriver si une fille se rebelle.

Fatima avoue que son père ne lui adresse plus la parole depuis deux mois. Motif : elle s'est fait raccompagner par deux copains, à minuit, un soir d'anniversaire. Fâchée, Fatima ? Non : « *Il faut comprendre. Nos parents, ils ont bossé toute leur vie, ils se demandent s'ils ont bien fait d'abandonner leur terre. C'est dur.* »

Malgré tout, la vie n'est pas rose pour les jeunes filles au royaume d'Allah et il faut parfois ruser. Stages de voile, de vidéo, de danse, camps de vacances, colos, tout est bon. Les parents maghrébins ne sont pas méfiants à partir du moment où ils croient leur fille « encadrée ». La participation des nanas beures dans le domaine associatif atteint des taux records : elles sont partout. En association, elles ne sont ni dans la rue (la débauche), ni au travail (de mauvais augure pour le mariage). Voilà donc un tremplin rêvé, tout en demi-teinte, vers une autonomie qu'il faudra tout de même conquérir à un moment donné. Et comment partir de chez soi sans briser des liens aussi vitaux avec la famille ?

Fugueuses en série

Elles sont de plus en plus nombreuses à quitter le domicile parental, à tel point que la fugue est devenue un trait marquant des jeunes Beures. Le mariage forcé reste la cause la plus fréquente, suivie de près par les interdictions de sortie, la raclée (souvent par le grand frère) et l'interruption subite des études. L'absence totale de dialogue avec le père tout-puissant, les frères, et même la sœur aînée, amène à claquer la porte ou à se trancher les veines.

« *A dix-huit ans, l'année du bac, mes parents ont voulu me renvoyer au Maroc pour épouser un type que je ne connaissais pas.* » Rachida a craqué, question de vie ou de mort. Dur, très dur. « *Sans structure familiale, sans boulot, on est larguée.* » Certaines s'en sortent grâce aux copains ou aux centres d'accueil, comme celui d'Aubervilliers. Mais pour beaucoup d'autres, c'est la dérive. Drogue, prostitution, délinquance. « *La liberté ? On est tellement perdues, qu'on veut en profiter jusqu'à l'ivresse !* » □

Pour éviter les cris et les déchirements, une seule solution, la voie royale : le mariage avec un musulman. Oui, mais. Les prétendants sont souvent les grands frères des copines et les grands frères, c'est la bête noire. Autant les « Beurettes » pardonnent à leurs parents, autant elles en veulent à ces grands frères, nés ici, comme elles, ce qui ne les empêchent pas de perpétuer l'exploitation séculaire de la femme. « *Eux, ils ont le droit de tout faire, et en plus on leur sert de bonnes.* » Ils dénoncent au père, ils sortent avec des filles, puis les traitent de traînées, « *on leur repasse les pantalons* ». « *Aïe, aïe, bonjour les futurs maris !* »

Yamina, l'une des vingt fondatrices de l'Association des femmes maghrébines en action (AFMA) de Marseille, a décidé de se battre sur tous les fronts. Sur celui du racisme, en aidant Hanifa à faire inculper les assassins de son frère Zahir, et sur celui du féminisme, en organisant un voyage en Algérie « *en short et cigarette au bec* », sur celui de l'emploi et de l'expression par le théâtre. Eh oui, même dans l'impasse, elles ont la pêche, les Beures. □

Véronique MORTAIGNE

A lire : *Femmes immigrées. Portraits et guides*, aux éditions Sans frontières, 25 F. *Rencar* n° 2. Les nanas beures craquent. Tél. : 428.03.47. *Les Cahiers de la nouvelle génération* : ANGI. Tél. : 834.85.07.

— BANLIEUES —

ROCK AROUND THE BLOC

Au pied des HLM, aux portes des pavillons, ils sont des milliers à écouter, faire, même écrire sur le rock. Nous avons demandé à la jeune responsable d'un « fanzine » de nous dire pourquoi.

La musique, il faut vraiment faire exprès pour passer à côté. Ça vibre sur toutes les ondes, ça remplit des rayons de magasin, ça ouvre et ça ferme toutes les séquences du journal télévisé, ça couvre le crépitement de la douche. Ne me dites pas que la musique, ouais, sans plus... C'est pas possible.

La musique peut être là, transparente, sous-jacente, ignorée. Mais elle peut aussi être le véritable lien entre ce que nous, entre nous, on appelle les branchés. Ce n'est pas la peine de brûler ce papier : c'est contagieux mais pas dangereux. En général, on commence tous par le rock. Par le rock des stars. Par J. J. Cale, par les Stones. Même maintenant, dans les lycées, ils sont tous capables de parler de Woodstock. Ils ont une idole, et ont rivé leurs yeux sur un son de guitare ou un solo de batterie là-bas, très loin dans le brouillard.

Evidemment, les débuts sont périlleux, mais les mordus passent dans le rock tous leurs sous, toute leur énergie, tout leur temps. Alors, à force de se faire l'oreille en réécoulant toutes les versions d'un même morceau, en parlant avec les autres, un jour, ils sortent de leur chambre avec leur clavier, leur guitare et leur ampli pour trouver trois ou quatre autres fanas.

A partir de là intervient le style. Le rock est une musique ouverte. Il est hors de question de se priver de faire tel ou tel effet à tel moment : tout, tout, tout est permis. C'est là que les musiciens vous disent : « *Quand tu es sur scène, tu existes.* » Vous trouvez un autre mot que création ? En général, ils se regroupent sous la bannière d'un ou de plusieurs groupes connus, un peu comme s'ils considéraient leurs rock'n roll stars comme des maîtres.



Au hasard des groupes : ici Laxatif

Lors d'un concert, lorsque la musique com-

mence à couvrir la salle, des « clans » qui d'habitude se côtoient peu commencent à snaper dans leurs doigts, à danser, et il n'est plus question ni de punks ni de skinheads ni de rockers... La salle n'est plus qu'une multitude de récepteurs aux pulsions du rock. Ceux qui, là-haut sur scène, créent de toute pièce le son, doivent sentir la salle avec eux.

Alors le concert est bon. Le public donne pour que le groupe donne et le groupe donne ce qu'il peut pour que le public sorte, déchiré puis saturé de la plénitude que procure la musique. Ganja, par exemple, est le type de groupe influencé qui a su garder une créativité propre. C'est un cocktail reggae relevé de rock et de funk. Ses six membres, d'origine africaine, kabyle, française, antillaise et espagnole, se sont rencontrés dans la banlieue Nord

de Paris, ont un passé prestigieux et un avenir qui promet. Déjà deux 45 tours et des premières parties de concert non négligeables : Steel Pulse, Peter Tosh, Burning Spears... D'autres concerts sont prévus en banlieue et, en avril, une tournée en Afrique de l'Est : Djibouti, Madagascar, Seychelles...

Ils font passer, par le biais d'une musique rythmée et dansante, des textes « *pour ouvrir les yeux aux gens sans les emmerder* »... pour parler de tolérance... Le tout passe très bien car les musiciens ont un son fait de feeling et de nerf. Leur expérience de la scène leur donne les moyens d'établir le lien avec le public, et on ne reste en général pas indifférent à ce groupe bien balancé.

Ecouter du rock, faire du rock, ça n'est pas faire

partie d'une minorité. Se marginaliser peut-être, mais le milieu rock est une véritable fourmilière. Ça gravite. Il y a tous les musicos, ils sont nombreux... et irrecensables !

Et puis il y a le public. Il fait partie intégrante du réseau rock, il trifouille dans les bacs des disquaires, écoute les émissions branchées, lit. Il y a les associations qui organisent des concerts, produisent les groupes, les interconnectent. Et puis il y a les fanzines. Ce sont des magazines tirés à peu d'exemplaires, mais suffisamment efficaces pour que tout le milieu rock sache ce qui se passe. Ce sont eux qui diffusent les dates de concerts, chroniquent les groupes, font les critiques de disque, de radios... Un vrai fanatique magazine pour les branchés musique. Ecouter du rock sur sa platine c'est indispensable mais tremper dans le milieu et rencontrer ceux qui font vivre le rock... c'est inqualifiable. □

Isabelle SATEN

ANONYME

L'autoproduction de disques et de concerts (c'est-à-dire par les musiciens eux-mêmes) explose en ce moment !

Des centaines de jeunes créateurs contournent l'impasse des maisons de disques, les concerts sont de plus en plus nombreux et les labels indépendants bourgeonnent.

C'est parfait ! Que ces circuits se développent, pour permettre la production et la diffusion de tous les styles.

Tout autour, les labels de production, les « tourneurs » de concerts s'organisent...

Pour pallier le manque d'information sur les centaines de groupes qui existent actuellement, et dont les magazines musicaux traditionnels négligent l'importance, d'autres projets ont vu le jour, comme les fanzines. Le nôtre s'appelle **Anonyme**. Le numéro 2 vient de paraître. Les groupes, les associations, les graphistes, les jeunes labels y ont leur place. □

Anonyme
chez Stéphane Benhaim,
163, rue de Vaugirard, 75015 Paris.
Tél. : (1) 306.12.72.

Les GI
régior
permar
J'y ai
un pet
Ils m'
Quoi c
de roc
preuve

Photo: X.

DAN DEROME.

C.O.M.P.T.E..R.E.N.D.U.
M.I.S.S.I.O.N..C.M.F....
C.O.L.O.M.B.A.N.I.....
M.A.R.I.E..F.R.A.N.C.E...
U.N.I.V.E.R.S..R.O.C.K.N.E.W.S..



on une
on quasi

es humains
.

ock-Galaxie.

plée que
ici des

preuve n°1

DAN DEROME; chanteur inné, à la présence féline, avec deux demoiselles aux jolis timbres, Florence et Annie. Ils nous jouent des chansons qui sont des scénarii, tour-à-tour série noire, histoire vécue ou reportage (mythomania).



Une page extraite d'Anonyme.
On y trouve aussi l'adresse
des « frères ennemis » :
les autres fanzines.



En matière de jeunesse, deux discours tiennent le haut du pavé. Ils recourent deux groupes directement issus de la conjoncture économique. D'un côté, le gros de la troupe, valeur sûre du marché de la crise : chômage, dépolitisation, apathie, délinquance... De

l'autre, les élus : battants et autres fonceurs bourrés d'idées. Ceux-là se recrutent principalement dans les rangs des jeunes entrepreneurs, du show-business et – dernier venu en date – du secteur de la communication. L'envers et l'endroit de la médaille. Et chacun de se renvoyer la balle en faisant les beaux jours de toute conversation documentée. Du côté des tenants de la valeur individuelle, on opte pour le « *Moi, je connais un jeune qui...* ». En face, côté crise, on démarre sur « *Quelle misère pour les jeunes d'aujourd'hui...* », avec une variante possible : « *Quelle misère que les jeunes d'aujourd'hui...* ». Bref, cela marche à tous les coups, dans un sens comme dans l'autre. Uniquement basé sur la réussite professionnelle, ce cliché double-face maintient hors champ les jeunes qui, sans spectaculaire ni discours de circonstance, mènent à bien projets ou initiatives...

Yazid a vingt-cinq ans. Né en France, il a conservé la nationalité algérienne. Après avoir fait plusieurs boulots, manutentionnaire, soudeur ou employé de bureau, tâté un peu de tout. « *mais, ça n'accrochait jamais* », il démarre en 1981, dans le cadre des stages Jeunes Volontaires, un stage d'animateur dans la maison de quartier de Bondy.

« *J'avais déjà fait un stage de dessin industriel cela me plaisait, mais, dans les bureaux d'étude, je n'ai pas tenu le coup. Je suis arrivé là, à Bondy, un peu par hasard, pour voir. A l'époque j'habitais à La Courneuve. La maison de quartier de Bondy, je n'en avais jamais entendu parler. J'avais bien déjà fait un peu d'animation, quelques centres aérés, sans plus. Je voulais tenter le truc animation ; mais, en arrivant ici, je ne savais vraiment pas si j'allais y rester ou non. Et puis, je me suis aperçu que je pouvais réaliser un certain nombre de choses et j'ai vite été entraîné par le mouvement. Non seulement je suis resté jusqu'à la fin du stage, mais, en plus, lorsqu'à son issue on m'a proposé un poste permanent d'animateur jeunes, j'ai accepté.* »

Depuis quatre ans, Yazid travaille donc avec les jeunes de Bondy, enfants ou adolescents. Travail qui s'effectue notamment par le biais de **Radio-Contact**, qui émet depuis la Maison de quartier. « *Il n'y a pas vraiment de responsable à Radio-Contact. Etant donné que je suis en permanence sur les lieux, je joue effectivement un rôle de coordination.* » Tous les mercredis, Yazid anime une émission avec des enfants de sept à onze ans. Trois heures de préparation en commun pour une heure d'antenne consacrée à des mini-chroniques, des chansons, des poèmes, ainsi qu'à une lecture suivie (en ce moment « *L'injustice racontée aux enfants* »), qui ouvre la discussion.

Version alarmiste :
les jeunes sont au chômage.
Version rose :
les jeunes sont formidables
et réussissent
tout ce qu'ils font.
Entre les deux,
voici quelques jeunes,
qui, sans être des stars,
sont sortis de l'isolement,
et aident les autres
à en faire autant.

PORTRAITS DE GROUPES AVEC JEUNES



Romantiques, les jeunes ? Aussi. Aujourd'hui encore, on croit à l'amour, on roule « à l'affectif ». Prince charmant, âme sœur ont la vie longue. Mais, attention, la passivité et l'attente sont mal vues... L'amour, oui, mais pas les bras croisés.

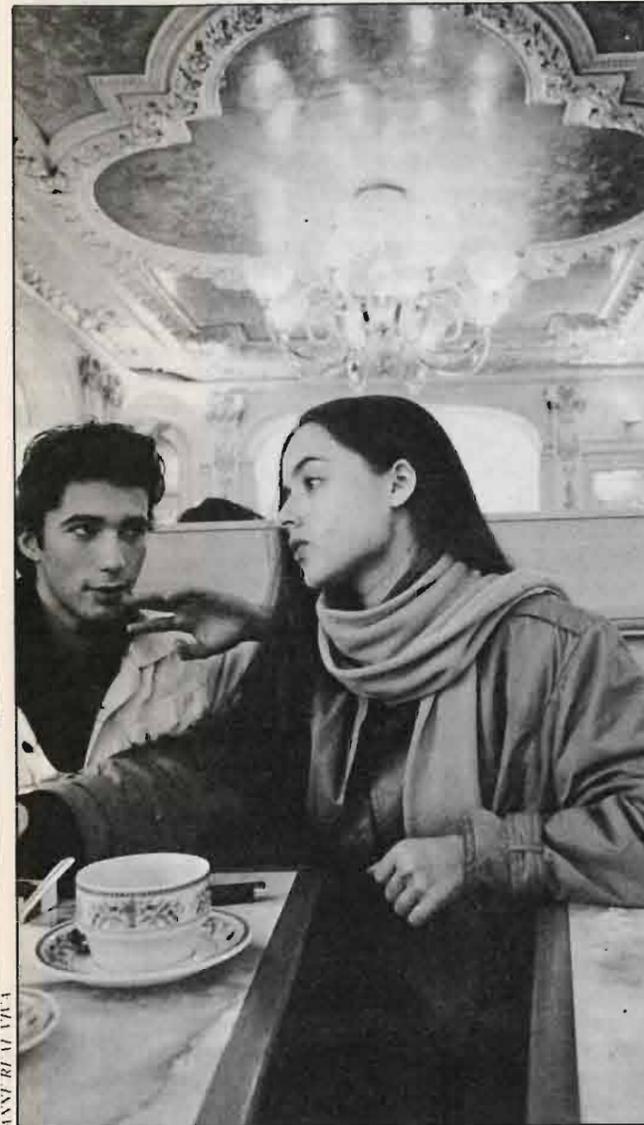
Sur **Radio-Contact**, qui est ouverte aux différentes communautés vivant en Seine-Saint-Denis, Yazid anime plusieurs plages horaires avec des informations et des débats sur le monde arabe.

Tous le samedis matin, il relate, sous forme de feuilleton, un pan de la guerre d'Algérie. « J'aime ça. J'apprends constamment. Avant les émissions par le travail documentaire, pendant, par le contact avec les invités et après, quand je me réécoute. Cette écoute ultérieure est une perpétuelle remise en cause : je me demande toujours si je ne me suis pas contenté de reprendre ce qui se dit ailleurs, si j'ai véritablement informé, ouvert des champs nouveaux. »



A Aubervilliers, dans des locaux modernes, au cœur d'une cité récente, l'Association de la nouvelle génération immigrée (ANGI) déploie tous azimuts des initiatives destinées à faire bouger l'image des jeunes issus de l'immigration. Tous azimuts, puisqu'aux manifestations culturelles telles qu'expositions (la dernière avait pour thème les jolies colonies de France) ou festival de la musique, l'ANGI associe un réseau d'accueil et d'hébergement de jeunes fugueuses, des classes de découverte, une

commission police-justice, lieu d'entraide et de réflexion ainsi qu'un cycle de conférences sur l'immigration. Sans oublier des ateliers de danse et d'informatique et, en collaboration avec les bibliothèques voisines, des tables rondes, des ateliers d'illustration et un concours de traduction de littérature enfantine. Impressionnant éventail d'activités qui vont se multipliant, puisque l'ANGI vient de publier le premier numéro de sa revue **Les Cahiers de la nouvelle génération**. Dans ses cartons, quelques autres projets tels que la création d'un fonds documentaire ou celui d'un stage pour femmes en difficulté. A l'origine, encore une fois, un groupe de copains. « Nous étions plusieurs amis du Moulin neuf, une cité de transit de banlieue », explique la présidente de l'association, Salih, enseignante et « ancienne » de la mouvance beur, puisqu'elle a été, entre autres, membre fondateur de **Radio-Beur** et du magazine **Sans Frontière**. « En 1969, nous avons créé une maison des jeunes. Sous un préau prêté par des religieuses ! Débats, montages poétiques, expositions et, bien sûr, boums. Nous avons encadré des colonies de vacances en Algérie et mis sur pied des cours d'arabe pour apprendre notre langue, que nous ne connaissions pas. » Deux ans plus tard, rétif aux avances d'associations plus anciennes, le groupe préfère s'en tenir là et ferme la Maison des jeunes. En 1972, il monte **Ainsi nous émignons**, avant de récidiver en 1976 avec la création de la troupe La Kahina. La Kahina montera avec succès deux pièces : **Pour**



que les larmes de nos mères deviennent une légende jouée en français, arabe et kabyle, et **La Famille Bendjelloul en France depuis vingt-cinq ans**. « Nous étions las de la sempiternelle image de l'immigré, solitaire et célibataire. L'immigration, ce sont aussi des femmes, arabes et immigrées, et des enfants nés en France. » Ce second spectacle les conduit notamment à se pencher sur le sort des jeunes fugueuses. Déclat qui, avec la nouvelle législation permettant aux étrangers de fonder des associations, mène une partie de la troupe à la création de l'ANGI, en novembre 1981. Actuellement, l'équipe, dont la moyenne d'âge est de vingt-cinq ans, est composée de trois salariés, de plusieurs vacataires et d'une quinzaine de bénévoles, « tous bien insérés dans le tissu social », souligne Salih. « Nous tenons à nous réapproprier notre parole et à contrer le discours dominant sur l'immigration, trop souvent misérabiliste. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous avons choisi de posséder nos propres locaux (l'ANGI est la première association en France à être propriétaire de ses murs). Nous refusons le terme officiel de seconde génération qui ne tient pas compte de nos spécificités : nous possédons une culture propre, issue à la fois de l'imprégnation d'une culture originelle et d'une culture actuelle dans laquelle nous baignons. Notre expression existe, elle est riche. Et elle peut permettre que volent en éclat les cloisonnements culturels. »



Le long de la RN 16, dans un ancien garage, se tient Eurêka. Eurêka récupère, de porte en porte, le verre et le plastique de dix-sept communes avoisinantes. Jusqu'ici, rien de bien particulier, si ce n'est que cette association, créée en 1981 par Jacques et Elizabeth, s'intéresse moins au verre qu'à l'équipe de jeunes qu'elle emploie. « Nous employons six jeunes à trois quarts de temps et rémunérés au SMIC, explique Elizabeth. Des jeunes à problèmes, comme on dit, qui souhaitent travailler, mais ne possèdent aucune qualification. Ici, en quatre mois - c'est le temps maximal de passage à Eurêka - ils apprennent à travailler ; quand ils sortent, ils savent se vendre. En fait, ce que nous voulons - elle sourit -, c'est provoquer en eux un déclat ; qu'ils s'aperçoivent que trier des bouteilles, c'est pénible, inintéressant, qu'on ne peut souhaiter faire ce genre de boulot toute sa vie ! » Elizabeth a vingt-quatre ans. Adolescente, elle participe, tout en préparant son BEP-carrières sociales, à des chantiers d'amélioration de l'habitat. Après avoir fait divers petits boulots (marchés, gardes d'enfant), elle quitte sa Bretagne natale pour venir travailler quelques mois dans un centre de prévention parisien. De nouveau au chômage, elle rencontre alors Jacques, dont le projet coïncide avec ses propres souhaits.

« Je ne pourrais plus accepter d'emploi sans responsabilité. »

« Cela a tout de suite collé entre nous. Nous avons démarré sans argent ni aucune compétence. Complètement inconscients. Plus informés, nous n'aurions jamais osé créer Eurêka ! » Ils débutent donc grâce à un prêt d'honneur de l'abbé Pierre, qui leur permet d'acheter un vieux camion « qui démarrait un matin sur deux » et d'effectuer le ramassage dans deux communes. Les débuts sont difficiles puisqu'ils ne bénéficient d'aucune subvention, n'ont pas de local et trient les bouteilles collectées en plein air, à même le sol. « Nous avons eu deux ans de véritables difficultés. Nous arrivions à peine à nous payer au SMIC ; chaque fin de mois, nous allions manger chez des copains. Maintenant, nous nous payons cinq mille francs. Nous avons un logement et de quoi manger », ajoute-t-elle. « C'est un hasard que ce soit un homme et une femme à la tête d'Eurêka, mais en fait, pour les jeunes, c'est une bonne chose, cela fait bouger leur image de la femme. » Elizabeth envisage de changer de travail, mais pas dans l'immédiat : « De toute façon, après Eurêka, je ne pourrai plus accepter un emploi sans responsabilité. Peut-être remonter quelque chose, mais je n'ai plus le punch d'il y a deux ou trois ans. Et puis, aussi, plus trop l'envie de recommencer à galérer. » Jacques est parti il y a quatre mois monter un second Eurêka en Bretagne. C'est Laurent, vingt-huit ans, qui vient de terminer sa formation d'animateur, qui occupe maintenant le deuxième poste de permanent. Jusqu'à présent, Eurêka collectait gratuitement les bouteilles en verre et plastique, mais Elizabeth et Laurent sont actuellement en train de négocier un contrat avec les communes. Quinze d'entre elles ont pour l'instant accepté, mais, ainsi que le souligne Laurent : « Puisque nous "faisons dans le social", les responsables locaux ont du mal à saisir que nous voulions des contrats et non des subventions charitablement versées ! C'est pourtant ce qui, à Eurêka, pour les jeunes comme pour nous, est primordial, non pas l'assistanat, mais l'approche économique. »



Autre rencontre, celle de Jacky et Alain qui a abouti à la création de Moto-Village. Une entreprise intermédiaire (1), tout comme Euréka. En 1980, âgé de vingt ans, Jacky, nanti d'un DUT en électronique, quitte Dijon pour venir travailler quelques mois comme éducateur dans

un centre de prévention de la région parisienne. Il y anime divers ateliers : bois, électronique, mais aussi spéléologie et parachutisme. « Des trucs de fêlés ! » Après un bref passage en faculté de psychologie, il travaille au sein de l'association Mouvement-Village en tant que formateur dans un stage d'insertion des seize-dix-huit ans. La polyvalence, c'est manifestement son dada, puisqu'il forme les jeunes stagiaires en maçonnerie, électricité et plomberie. « J'ai toujours aimé apprendre aux autres ce que je savais. Surtout aux jeunes », explique-t-il. Lors de ce stage il rencontre Alain, la trentaine, qui est formateur en mécanique. En juin 1982, ils fondent ensemble Moto-Village. « La clé de ce type d'association, ce sont les affinités. Rien d'autre. Le reste, la gestion, défendre sa croûte, se battre en tant qu'artisan, cela vient ensuite. » Moto-Village a, depuis sa création, accueilli une vingtaine de jeunes, dont une dizaine en dépannage court - moins d'un mois - et une autre dizaine en stage long de deux mois à deux ans. Dans l'atelier construit par l'association, au fond du jardin d'un pavillon de la banlieue Est, le petit groupe de Moto-Village répare de vieilles motos. « De marques allemandes surtout, car c'était un créneau inoccupé quand nous avons débuté et nous ne tenions aucunement à nous substituer aux entreprises en place. » Formation mécanique donc, pour ces jeunes essentiellement « recrutés » dans la délinquance. Pourtant, un jour par semaine, Jacky et Alain leur dispensent des cours théoriques de français, de mathématiques et d'histoire. « Pour la géographie, on la pratique sur le terrain quand on se déplace. » Les déplacements et les contacts ne manquent pas puisque, outre la réparation et la gestion d'un magasin de pièces, Moto-Village participe à des courses et propose des animations de mini-motos pour enfants de cinq à douze ans. Récemment, ils sont allés une semaine dans un IME (institut médico-éducatif) de la Creuse. « Cela s'est très bien passé. Nous avons adapté nos cours théoriques à ces enfants en les leur présentant sous forme de jeux. »

Jacky n'a guère envie de changer de travail. « Les deux fois où j'ai travaillé pour un patron, cela a duré respectivement une demi-heure et dix jours. J'apprécie de pouvoir gérer mon temps, j'aime être autonome. Et puis, le plaisir d'avoir créé quelque chose et de le voir tourner, cela ne s'échange pas. De toute façon, il va bien nous falloir deux à trois ans pour remettre sur pied l'association. » En effet, Moto-Village, qui s'autofinance à 50 %, a depuis peu quelques ennuis côté subventions. Ce qui explique peut-être le fait que Jacky suive actuellement un stage à l'issue duquel il pourra assumer la comptabilité de l'association.



Aux murs, des affiches colorées : une main sur la paume de laquelle est écrit : « Touche pas à mon pote ! » Dans de vastes locaux, dont la nudité dévoile la jeunesse de l'association (née en novembre 1984), travaillent une quinzaine de jeunes. Moyenne d'âge : vingt-deux ans. Deux d'entre eux sont salariés, les autres, étudiants ou

travailleurs, sont bénévoles. « Au départ, nous étions un groupe d'une quinzaine de copains » explique Harlem Désir, vingt-cinq ans, étudiant en histoire, et responsable de l'association SOS-Racisme-Touche pas à mon pote. « Des amis de la banlieue Nord, de toutes origines. Notre point commun était cette culture composite des cités. Une sorte de voyage sur place. Nos différences, nous les avons toujours considérées non comme un poids, un obstacle, mais comme une richesse. Et lorsque l'un d'entre nous subissait une attaque raciste, tout le groupe réagissait, de manière ponctuelle. Jusqu'au jour où l'un de nous a raconté une anecdote : nous nous sommes mis à en parler et nous nous sommes aperçus que les choses avaient changé. Le discours de Le Pen était devenu négociable, les jeunes, eux aussi, étaient touchés par le racisme. »



Look de banlieue...

Deux mois plus tard, l'association déposait ses statuts et démarrait grâce à deux emprunts étudiant, détournés de leur vocation première. A aucun moment ils n'ont envisagé la possibilité de s'intégrer dans une structure existante : « Nous avions plutôt en tête la Marche des Beurs. Et puis, du côté des structures en place, ce n'est pas hyperenthousiasmant. Notre association a deux objectifs. Le premier est d'apporter une aide concrète aux victimes du racisme : nous tenons une permanence téléphonique, orientons et conseillons, et, si besoin est, nous constituons un dossier qui est transmis à notre avocat. Il faut rompre l'isolement. Mais, pour l'instant, la majorité des appels émanent de personnes, qui, à Paris comme en province, souhaitent nous apporter leur aide. C'est là qu'intervient précisément notre second objectif : la mise en place de comités locaux Stop-Racisme.

Ces comités auront bien évidemment pour tâche la vigilance ; ils suivront les dossiers en cours, et ce, en relation avec les associations locales proches. Nous n'avons en effet aucune envie de nous substituer aux structures constituées, bien au contraire. Mais la vocation première de ces comités sera l'information : ils organiseront des débats, des expositions, principalement dans les écoles et les lycées, les jeunes demeurant notre priorité. Une premier groupe vient d'ailleurs de se constituer à Bordeaux, sur l'initiative d'un étudiant marocain.

« Actuellement, le discours dominant est au racisme : quotas, retour dans les pays d'origine. Ce discours est encombrant et, qui plus est, il crée des références. Tandis que la parole des antiracistes - et ils sont pourtant nombreux - n'a aucun poids. C'est pour cette raison que notre première action a été la campagne « Antiracistes, affichez-vous ». Nous avons fabriqué des badges - toujours cette main ouverte et « Touche pas à mon pote » - que nous avons diffusé lors de Convergence. Nous avons littéralement été dévalisés.

« Nous voulons dire aux jeunes : « Vous ne voulez pas vous structurer, d'accord ! Mais prenez la parole, montrez-vous, contrecarrez le discours officiel. »



... et look les Halles : deux univers pour une même jeunesse.



Pour finir, un petit tour vers la fête et une association qui diffère quelque peu des précédentes : elle ne propose en effet ni débats ni voyages, ni conférences ni encore ateliers. Aucune prestation. Quoi alors ? Un désir : faire renaître le carnaval parisien. A Paris, feu Carnaval s'est éteint en 1914. Depuis cette date, aucun cortège coloré n'a troublé les dimanches gras parisiens, si ce n'est, il y a cinq ans, une tentative sans lendemain de la part de la mairie de Paris, pompeusement baptisée *Carnaval des carnivals*.

L'association Paris, Carnaval se veut impulsion de départ, pichenette initiale pour la constitution d'un réseau informel, amical. Déclencheur donc, mais non point grand ordonnateur, Paris, Carnaval veille cependant à préserver cette fête renaissante de toute ingérence politique ou commerciale.

« Nous sommes un groupe d'amis, grands consommateurs de carnivals de par le monde », explique Bernard, président de l'association. « Vivant à Paris, nous avons eu envie d'y faire la fête. Beaucoup de personnes confondent fête et spectacle. La Fête de la musique, déjà moribonde, était l'année dernière un simple spectacle « clés en main » : les gens se sont rendus dans certains points chauds de la capitale pour y applaudir des artistes connus. La dernière véritable fête à laquelle j'ai assisté, c'était en mai 81 : spontanément les gens sont descendus dans la rue, ont dansé. Le carnaval est un moment privilégié, une formidable occasion de réconciliation. Le masque offre la possibilité de transgresser : avec lui peuvent tomber les barrières quotidiennes dressées entre les races, les sexes ou les âges. Par exemple, je sais qu'à ce carnaval sont venus une jeune Beur d'une vingtaine d'années et un homme plus âgé qui a perdu quinze membres de sa famille lors d'un attentat du FLN : peut-être ont-ils dansé ensemble, peut-être même se sont-ils parlé.

Cela, le militantisme, qui ne fait que prêcher des convaincus, ne peut le réaliser. Par contre, je conserve encore quelques illusions quant à la valeur de l'exemple. »

Catherine MINOT

(1) Une entreprise intermédiaire cherche à concilier l'économique et le social. Elle a une existence juridique propre, réalise une double production, commerciale et d'insertion sociale, et est dirigée par un responsable, un entrepreneur. Elle crée des emplois et est en prise directe avec le développement local. C'est un lieu de passage dans un itinéraire de formation professionnelle pour des personnes en difficulté. Elle comporte au minimum deux personnes, un responsable et une personne en difficulté, qui est salariée. Elle assure de 35 % à 70 % de son autofinancement par la production commerciale. (Définition établie par l'Union régionale des entreprises intermédiaires-UREI.)

Ce type d'entreprise est actuellement en plein essor. Aucune statistique n'est encore parue, mais les premières estimations donnent 300 à 400 entreprises intermédiaires en France, dont 60 à 100 en Ile-de-France. Le Premier ministre a récemment estimé que 1985, 10 000 jeunes seraient concernés par les initiatives des entreprises intermédiaires.

- Radio Contact. Tél. : 847.07.56.
- Radio-Contact vient de rejoindre la fréquence 92.1 qui lui avait été attribuée mais était jusque-là occupée par NRJ. Radio-Contact reste ouverte à toute proposition de participation, qu'elle soit financière ou radiophonique.
- Angi. 9, rue de la Maladrerie. Aubervilliers. Tél. : 834.85.07.
- Euréka. 204, avenue de la Division-Leclerc. Sarcelles. Tél. : 419.51.68.
- Moto-Village. 14, rue du Bois. Le Perreux. Tél. : 324.51.58.
- SOS-Racisme-Touche pas à mon pote. 19, rue Martel. 75010 Paris. Tél. : 246.53.52. Depuis début février SOS-Racisme anime une émission sur *Fréquence-Montmartre*, tous les mardis de 14 h à 15 h 30.
- Paris, Carnaval. 135, rue Raymond-Losserand. 75014 Paris. Tél. : 241.55.56.

- Twist again -

VOULEZ-VOUS DANSER ?



Entrechats, smurf, danse du ventre, flamenco : un million de personnes qui sautent, glissent, bougent en France. Un nouvelle façon de parler ?

Un million ! Je me frotte les yeux : ai-je bien lu ? Oui, presque un million de pratiquants, c'est l'estimation du ministère de la Culture dans un dossier daté d'avril 1984 et présenté lors de la première conférence de presse sur la danse. Événement estimé à sa juste valeur par une foule de journalistes et de professionnels : il s'agissait bien d'une reconnaissance de cette discipline demeurée trop longtemps l'enfant naturel de la direction de la Musique et de la Danse.

Il faut bien l'avouer, les jardins de la danse française doivent beaucoup à la rose... M. Jack Lang est un jardinier attentif : il ne se contente pas d'attendre l'éclosion des talents, il veille aussi aux conditions des semis et à la protection des cultures (en accélérant notamment l'implantation de douze centres chorégraphiques nationaux). Bilan de trois ans d'efforts : le nombre de spectateurs a augmenté de 75 % pendant que le budget de fonctionnement de la division de la Danse est passé de 16,58 MF à 46,89 MF (ce budget excluant le ballet de l'Opéra, les festivals et les classes de conservatoire).

De cours en stages, et de festivals en biennales, les villes de province rivalisent pour s'attirer le plus grand nombre d'amateurs et de professionnels de la danse (1). Le phénomène a pris une ampleur particulière au sud de la Loire : on ne sait plus où donner de la tête (et du corps) tant l'été est dense en manifestations diverses, qui pour la plupart remportent un large succès. D'où vient ce raz-de-marée chorégraphique ? Des jeunes en majeure partie.

La lame de fond

Peut-être furent-ils conçus en fin de surboum après les derniers déhanchement sensuels d'Elvis, à moins que leurs parents n'aient craqué sur les rythmes endiablés de *West Side Story*, les plus jeunes d'entre eux ont peut-être même en 68 vibré « in utero » aux accents scandés de « l'imagination au pouvoir »...

En tout cas, pour cette génération (les quinze - vingt-cinq ans), que l'on baptisa les enfants rois de la société de consommation, vint l'époque du « corps empereur » ; rien n'était trop beau (ni trop cher quelquefois) pour mettre en valeur ce corps méprisé par deux mille ans d'éducation judéo-chrétienne.

Les jeunes parents poussaient à cette libération corporelle, espérant éviter à leurs rejetons les blocages et frustrations diverses dont ils avaient bien du mal à se débarrasser : nombre d'entre eux n'avaient d'autre issue que l'analyse pour guérir d'une éducation rigoriste et

tenter de retrouver un équilibre psycho-affectif.

Ils furent donc des dizaines, puis des centaines de milliers, à perdre leurs centres complexes dans les cours privés, mais aussi dans les conservatoires municipaux et les MJC, qui contribuèrent largement à démocratiser le phénomène. Pour les adolescentes, cela s'inscrivait aussi dans le fil d'une éducation féministe où le corps de la femme se devait d'être autre chose qu'un objet de plaisir et une virtualité de maternité ; pour les garçons, un peu moins perméables aux préjugés que leurs aînés (auxquels on avait répété inlassablement que la danse « était un truc de pédé »), c'était la découverte d'un continent de sensibilité dont les excluait une éducation encore trop souvent machiste.

Danser sa vie...

En partie nécessité vitale, en partie mode, le fait est là : le corps se déploie, les énergies explosent. Les jeunes, pour la plupart déjà aux antipodes des batailles idéologiques de leurs aînés, adhèrent très vite à cette nouvelle religion dont les rites varient : certains goûteront aux délices quelque peu masochistes de la barre classique la plus rigoureuse, d'autres préféreront faire voyager leurs articulations sur des rythmes plus lointains...

Cette prédilection pour les « danses étranges venues d'ailleurs » - jazz, afro-brésilien, flamenco, primitif africain, etc. - peut s'expliquer : dès l'enfance, ils furent bercés dans les flots d'un double mélange, la mixité scolaire et la diversité des origines culturelles. De la simple camaraderie d'école ou amitié professionnelle jusqu'à la relation amoureuse, la danse est l'occasion idéale de faire découvrir à l'autre (ou de découvrir soi-même) une autre culture. Dans tous les cas, ils tentent d'oublier qui un foyer désuni, qui un LEP sinistre ou une file de pointage. Quelle que soit la couleur du rituel ou le mode d'expression choisi, il semblerait que, pour certains, selon l'expression de Roger Garaudy : « Danser sa vie, c'est se placer au cœur des choses, au point de jaillissement d'un futur en train de naître, et participer à son invention. » □

Chantal LANGEARD

(1) Lyon, par exemple, avec sa « Maison de la danse » unique en France, et maintenant sa biennale internationale, prétendrait volontiers au titre de capitale chorégraphique...

Bibliographie : notamment l'excellent dossier *Autrement/Fous de danse* (n° 51) et *Danser sa vie* de Roger Garaudy, éditions du Seuil. La presse spécialisée : les *Saisons de la danse*, *Pour la Danse*, *Danser*, *l'Avant-scène Ballet*.

OÙ APPRENDRE ?

LE FLEURON DE LA TRADITION

• L'École de danse de l'Opéra. Sa réputation, justifiée, brille encore de tous les feux du Roi-Soleil, son fondateur en 1675. Les 84 élèves qui se disputent les studios du palais Garnier avec le corps de ballet, seront bientôt des petits rats des champs : en effet, la Nouvelle École de danse ouvrira ses portes à Nanterre en 1986 et offrira, en principe, aux élèves des installations à la mesure de leurs efforts quotidiens.

PARMI LES DANSES D'AILLEURS...

• La Danse orientale de Leïla Haddad. Cette superbe fille de Djerba initie avec chaleur et intelligence à cet art traditionnel qui lui a été transmis lors des fêtes familiales ; mais, dit-elle « c'est très difficile d'imposer ce genre de danse, dans la mesure où il y a toute une histoire entre l'Afrique du Nord et la France... Les Français sont restés plus d'un siècle en Afrique du Nord, ils n'ont jamais appris à dire les mots bonjour ou au revoir, c'est très difficile pour eux aujourd'hui de venir prendre un cours de danse... » *Le Square*, tél. : 542.50.57.



• Le Flamenco d'Antonio Triana. Une main de fer dans un gant de velours ; son enseignement très rigoureux s'accompagne d'une gentillesse très encourageante. Ses effectifs sont à peu près stables depuis quelques années mais, précise-t-il, « il y a une montée dingue chaque fois qu'il passe un spectacle espagnol, que ce soit le ballet *Carmen* d'Antonio Gadès, un film ou toute autre manifestation théâtrale ; ça leur donne envie, mais ils ne restent pas, la plupart ; c'est une impulsion momentanée, mais quand ils s'aperçoivent que c'est pas si facile... la plupart décrochent ! » *Studio des Pyrénées*, tél. : 358.04.92.

DEPUIS CINQ ANS, A LA FAC AUSSI

• Peu connu, le cursus d'études supérieures en danse (Paris IV) accueillait à la rentrée 84 plus de 500 étudiants (contre 30 seulement à la création en 79). Unités de valeur théoriques et pratiques se répartissant sur trois cycles d'études jusqu'au doctorat d'université.

Inscriptions (de juin à septembre), 15 bis, rue Champollion, tél. : 329.12.13, poste 35.56. □

— Ménilmontant, mais oui madame —

BEBEN, MESSA ET LEUR CULTURE...



Des prénoms presque claudéliens pour des jeunes gens qui ont créé une association culturelle berbère.

Ah la la ! Ménilmontant a bien changé. Ce n'est plus ce que c'était. C'est ce que nous disent nos amis plus âgés... ou les poétiques mélodées des chansonniers d'antan. C'est dans cet état d'esprit que je suis rentrée la première fois dans les locaux de l'association culturelle berbère, située, par une de ces bizarreries propres à Paris, rue des Maronites. Là, happée par les cris joyeux des enfants, par les accords de guitare qui s'échappent du sous-sol et par le va-et-vient des personnes de tous âges, j'ai laissé au vestiaire mon humeur quelque peu nostalgique.

Beben et Messa, respectivement coordinateur et présidente du lieu, et jeunes gens d'origine berbère, vont avec patience m'expliquer la genèse de l'ACB. Sous la pression des questions, ils en viendront à me parler d'eux-mêmes, de leur double appartenance culturelle, des ruptures qu'ils ont eu à assumer, de leurs espoirs aussi.

Beben travaillait, il y a quelques années, à la Maison des jeunes des Amandiers. Il s'occupait aussi, à titre bénévole, d'un atelier de culture maghrébine. Peu à peu, l'idée de faire dans la culture a commencé à germer chez une bande de copains de Ménilmontant. L'atelier avait du mal à vivre, en particulier parce que la communauté maghrébine en France n'a pas de tradition marquée de consommation culturelle. « Nous craignons de demander des sous aux gens, raconte Beben, de peur de les gêner et de freiner ainsi notre action. » Aussi, avec l'arrivée de la gauche au pouvoir et la floraison sans précédent d'associations socioculturelles, Beben et ses amis vont déposer un projet au ministère de la Culture. « Notre projet n'était pas très solide au départ, mais les gens du F.A.S. ont été très sensibles à notre enthousiasme et nous avons pu bénéficier de plusieurs subventions. Aujourd'hui, nous sommes rodés et bien organisés ; nous voulons

atteindre rapidement l'objectif de l'auto-financement. Pour cela, il nous faut produire des spectacles, des objets culturels de qualité, susceptibles de nous rapporter de l'argent que nous réinvestissons. » On voit vite que l'action culturelle n'exclut pas la compétence économique !

Des filles et des garçons, des jeunes et des vieux. Un phénomène de masse.

L'année en cours devrait être positive puisque trois années de travail les amènent à publier un livre et un disque. « Le disque s'appellera Sources, nous l'avons conçu dans le contexte de l'interculturalité dont nous nous revendiquons. Par exemple, certains textes de vieilles chansons françaises comme l'Eau vive ou Au clair de la lune ont été adaptés au kabyle, et des chants kabyles traduits en français. C'est le chanteur Idir qui en a assuré la réalisation, avec les enfants de

la chorale de l'ACB. » Le livre sera un manuel d'apprentissage du berbère, adressé aussi bien aux enfants qu'aux adultes. Il a été élaboré par un linguiste, Hamid Hamouma, qui assure les cours de berbère ici. « Enfin, une revue, que nous allons relancer. Elle s'appelle Tiddukla et est animée par Moustapha, un ancien de Libération. Nous tenons beaucoup à cette revue, comme moyen d'expression et d'information, mais elle nous pose de sérieux problèmes de diffusion. » Eternel problème de la petite presse...

Chez nous, la rencontre et le dialogue entre générations différentes ne sont pas très fréquents. Aussi je m'étonne de voir des adolescents, filles et garçons, aux allures tranchées de leur âge et des personnes plus vieilles se diriger en plaisantant vers la salle de réunion.

Un phénomène de masse

« Ici, m'explique Messa, les barrières des générations ont été assez vite dépassées. Au début, il est vrai, il y avait une certaine gêne, certains messieurs venaient peut-être même chercher la partenaire idéale. Mais une fois que les choses ont été éclaircies, il n'y a plus eu ce genre de malentendu. Moi qui ai vingt-deux ans, j'éprouve beaucoup de plaisir à discuter avec des hommes de l'âge de mon père, avec lequel je n'ai jamais pu dialoguer sereinement. » En fait, selon les ateliers, la centaine d'adhérents est très diversifiée du point de vue de l'âge, mais aussi des origines. Il y a beaucoup de jeunes Beurs, mais aussi des Français, ou des enfants issus de mariages mixtes. Les personnes d'âge mûr ont été intéressées par le théâtre en langue berbère, c'est d'abord par cela qu'ils sont venus à l'ACB. « Nous avons même un adhérent d'une soixantaine d'années, qu'on appelle el Hadj, celui qui a fait le pèlerinage à La Mecque, et que tout le monde aime bien. »

Danse folklorique, cours de langue, chant, soutien scolaire, alphabétisation, on peut faire tout ça à l'ACB. La troupe théâtrale, animée par Moussa Lebki, monte en ce moment, en berbère, une adaptation de *la Jarre*, de Pirandello et, en français, une pièce de Mohamed Zinet, comédien algérien. Messa et son amie Tessa vont aussi dans les écoles, raconter des contes aux enfants, et construire avec eux des histoires fabuleuses. Il ne manque plus qu'un atelier de poterie, qui ouvrira dès qu'il y aura assez de candidats. Et un restaurant, destiné aux travailleurs des associations du quartier.

L'ACB n'est pas un cas isolé. Dans le passé, elle a, seule ou en liaison avec d'autres associations, monté des spectacles qui, pour de nombreux jeunes spectateurs, furent le point de départ d'une redécouverte des cultures d'origine, arabe et/ou berbère, vécues jusque-là comme un mal, une différence frustrante, voire aliénante. Des associations comme l'ACB, à vocation socioculturelle, il en existe 500 dans la communauté maghrébine française, ce qui n'est pas mince : on frôle le phénomène de masse.

Animées très souvent par des jeunes, souvent des très jeunes, leur nombre prouve à l'évidence la vitalité et la volonté de faire de cette jeunesse.

Au désir parfois inachevé de la gauche française d'établir l'égalité pour tous, les jeunes ont répondu par l'action. Ayant commencé à assimiler et à mûrir l'expérience des aînés, faite souvent de la douleur des ruptures et des choix nécessaires, les jeunes issus de l'immigration sont peut-être déjà sortis du ghetto dont on continue de parler. En tout cas, c'est l'impression que laisse l'ACB. Ménilmontant a-t-il tant changé que ça ? □

CHÉRIFA

ACB : 37 bis, rue des Maronites, 75020 Paris.

Une réunion de l'ACB : des Beurs, mais aussi des Français.



Miroirs, un émouvant one-woman-show.

LA PASSION ET LA BOF-GENERATION

Voici deux jeunes femmes, de deux spectacles qu'il faut aller voir. Josée Lagravère, d'abord. Médecin qui ne veut plus de la médecine, elle a tout plaqué pour faire du théâtre. Seule en scène pendant cinquante minutes pour gravir et redescendre les circonvolutions de la rage, de la tendresse, du désarroi d'une femme abandonnée par son amie. Un travail d'exorcisme qui se fait devant nous, une violence « en l'air » qui ne s'adresse qu'aux murs, pour une image finale qui est la même que la première, comme si, dans la banalité de la douleur d'une amoureuse délaissée, rien d'autre ne comptait que la durée du deuil, rien d'autre n'avait lieu qu'un peu plus d'enfermement sur soi-même. La pièce s'appelle **Miroirs**.

C'est la même méfiance qui semble guider Valérie Perelstein dans sa mise en scène de **L'Entrée en matière**, d'après les textes de Unica Zurn, la compagne du peintre Hans Bellmer. Deux personnages qui vivent côte à côte, plutôt parallèlement, sans guère se rencontrer, comme des boules de billard au trajet compliqué. Une petite fille pour commenter tout ça, ou pour noter l'absence de sens de tout ça, des bandes vidéo qui s'inscrivent en décalage des personnages. « *La femme que je joue est un peu baby-doll, un peu papillon.* »

Valéry Perelstein est toute jeune, avec déjà beaucoup de théâtre derrière elle, et des envies de cinéma devant. Une nouvelle preuve que la bof-génération, si elle a existé, est bien enterrée. □

Miroirs, d'Edwige Cabelo, au Cithéa, 112, rue Oberkampf, 75011 Paris, 357.99.26, à partir du début mars.

L'Entrée en matière, de Valérie Perelstein, au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Tél. : 222.26.50. A partir de la mi-mars.

— Lettres —

Les arabesques à la mode de Caen

Profession : calligraphe. Passion : la lettre arabe.

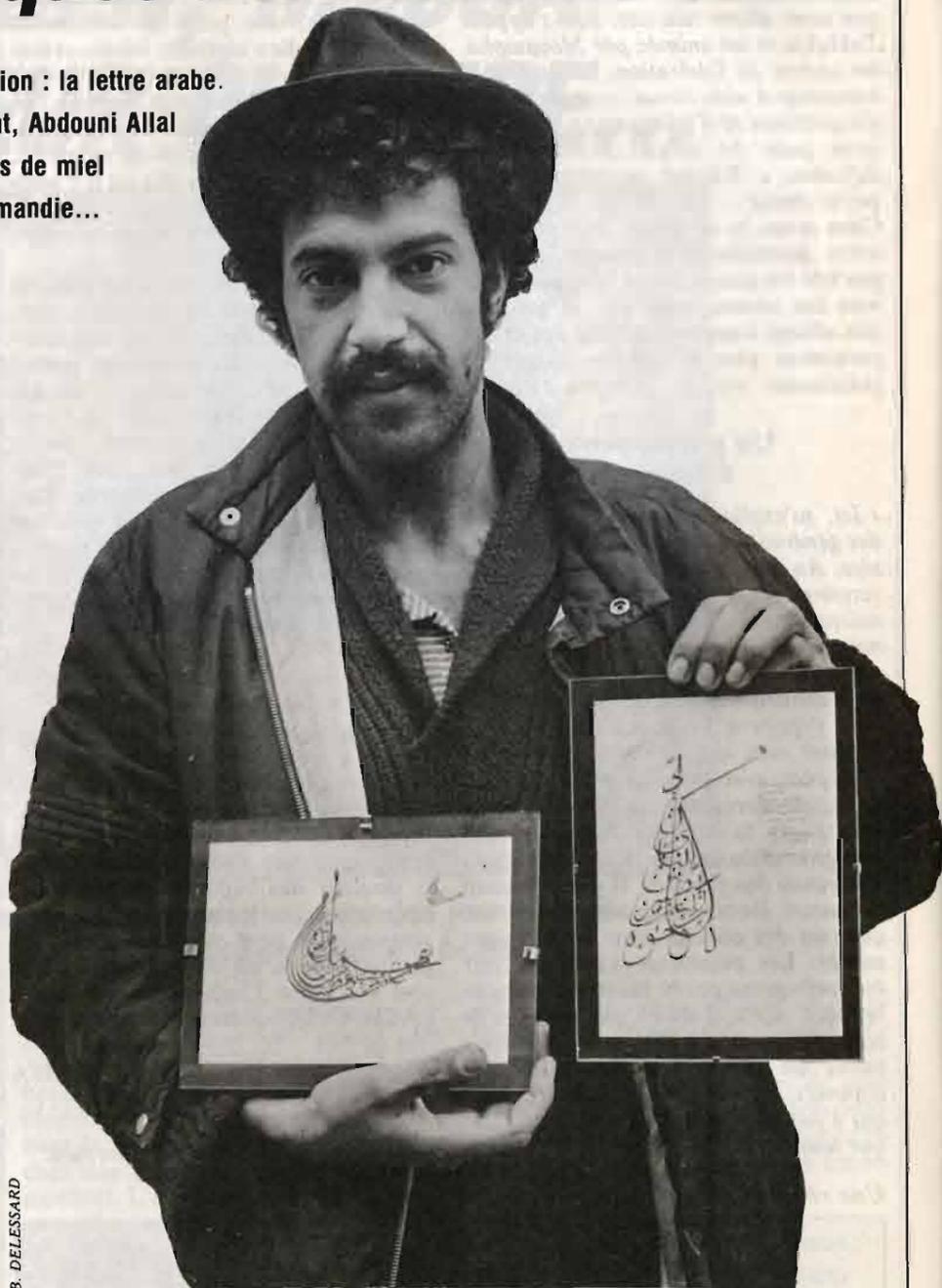
Avec un poète et du talent, Abdouni Allal fait couler des mots de miel dans la basse Normandie...

Longiligne, dégingandé, un feutre éternellement vissé sur la tête, Abdouni Allal commence à se faire remarquer à Caen. Allal, vingt-huit ans, d'origine maroco-vietnamienne, est calligraphe. S'il a bien essayé de dessiner l'austère et anguleuse lettre latine, il s'accomplit depuis deux ans dans la sensualité, la rotondité mouvementée de la calligraphie arabe. Mais avec Abdouni Allal, pas question de verser dans la gratuité exotique ou le kitsch islamique, celui de ces lettres dorées sur fond noir qui signifient « Allah » et que l'on trouve dans tout restaurant maghrébin. C'est ainsi qu'il a eu recours à un poète fameux de la tradition populaire nord-africaine : Sidi El Mejdoub.

Poèmes de miel

Ce poète, originaire de Tit, mort et enterré au pied du mont Atlas à Meknès — la ville de notre héros — en 976 de l'hégire, a un impact considérable, une couleur de sagesse populaire. Depuis des siècles, ses quatrains se transmettent oralement en dialectal marocain. Abdouni Allal, qui veut réhabiliter El Medjoub, le poète subversif à l'égard de tout pouvoir religieux ou politique (visez le monarque !), se trouve confronté à un travail gigantesque. « *Le dialectal est notre patois, une langue qui glisse très vite. Chaque traduction signifie un gros travail de méditation, d'imprégnation.* »

Une fois le quatrain traduit en français, Allal s'en inspire, l'enlumine avec sa calligraphie qui tient plus de l'hexagramme, de la peinture, que d'un simple recopiage habile. « *C'est la force d'Abderahmane que d'évoquer plus que d'affirmer. Ce qui accroche en premier, c'est la musicalité, ce quelque chose aussi qui fait que l'on acquiesce intuitivement avant de comprendre vraiment l'intention.* » Depuis le début de l'année, les lithos d'Abdouni Allal se vendent comme des petits pains dans les librairies et les banques d'images de Caen. La basse Normandie susurre des



Abdouni Allal : inspiré par les poètes populaires.

poèmes de miel tels que « *Celui qui prétend par la douleur apporter la guérison assume la sienne propre* », ou encore « *De la neige, j'ai fait une couche. Du vent, j'ai enveloppé mon âme. De la lune, j'ai fait une lanterne. Des étoiles me tenaient compagnie.* » Un tel succès qu'une compagnie de théâtre lui a commandé des décors calligraphiés et que des maisons d'édition parisiennes commencent à s'intéresser à son travail. Un brin mystique de la lettre, de la

force de l'hexagramme (mais sa tante n'était-elle pas une Kouaï, une guérisseuse qui soulageait les brûlures en les frottant contre le papier bleu d'emballage des pains de sucre ?), Allal a bien d'autres projets : une BD, les traductions des poèmes des Touaregs, « *une langue impossible, nomade et magique* ». Hé Abdouni ! Enlumine encore les murs gris de l'Europe ! □

Bob RIZOTTO

Théâtrissimo

RETOUR DU VIÊT-NAM. L'Américaine Emily Mann, trente ans, avait déjà obtenu, lors de la représentation à New York de sa pièce *Still Life*, le prix Obie du meilleur auteur et de la meilleure production. L'interprétation étonnante qu'en font Christiane Cohendy, Laurence Roy et Jean-Quentin Châtelain, dans une mise en scène de Jean-Claude Fall, au théâtre de la Bastille, lui donne son second souffle parisien.

A l'origine de *Still Life*, la rencontre d'Emily Mann, en 1978, avec trois Américains « rescapés » des années soixante, dont elle recueille les paroles, témoignages bouleversants de leurs histoires apparemment « banales » : celle de Mark, un artiste qui est encore sous le choc de la guerre du Viêt-nam, celle de Cheryl, sa femme, ancienne féministe et celle de Nadine, la maîtresse de Mark, artiste comme lui.

De cette « matière première », Emily Mann a tiré un texte « para-théâtral », selon l'expression de J.-C. Fall, où se font écho et s'affrontent trois monologues, trois perceptions à vif de la guerre du Viêt-nam et de la guerre des sexes, de la « guerre » en général pour survivre dans un monde où se bousculent l'amour et la haine, les tentatives de reconstruction existentielle et les séquelles de la violence. Au cœur de cette pièce à l'écriture « hyperréaliste » se joue donc la problématique des « années du retour ».

Retour de guerre, sans cesse ressassé par Mark, l'ancien Marine, qui ne peut rompre avec l'entêtement de ses souvenirs, ni avec sa lucidité écorchée : « *C'était magnifique, reconnaît-il, ce pouvoir qui nous était donné d'agir en dehors des lois.* » Pourtant, « comment parler » de la « boucherie » du Viêt-nam sinon par la crudité de symboles tels que celui qu'il envoya un jour à son père : l'os d'un Viêt-cong qu'il avait abattu.



Latif Djeedi : « Mes racines, c'est mon trait. »

Autre retour, celui de Cheryl, qui veut oublier les années soixante, oublier sa relation névrotique avec Mark, sa violence, sa « folie », en rejoignant les valeurs traditionnelles de l'Eglise et de la famille (« Je veux rentrer à la maison. »), même si elle garde un regard sceptique et ironique sur les hommes : « *Je ne crois pas que les hommes aient réellement protégé les femmes ailleurs et autrement qu'en temps de guerre.* » Ce qui veut dire qu'en temps de paix ce sont les femmes qui protègent les hommes.

Nadine, au contraire, se plonge dans une fascination inconditionnelle pour Mark, qui représente pour elle la rencontre merveilleuse, le mythe d'un héros, certes fatigué (par l'expérience traumatisante de la guerre), mais un héros tout de même : « *Il ne peut pas me décevoir... Je sais que Mark aimait tuer. Je n'ai pas bronché quand il me l'a dit. Je comprends... Mark est devenu une conscience pour moi : à travers lui, je commence à deviner la violence qui est en moi.* » □ Bernard GOLFFIER

Still Life (« *Nature morte* »), au théâtre de la Bastille jusqu'au 10 mars 1985 à 21 h (tél. : 357.42.14).



COURRAULTIENGERAND

Still Life

A l'œil

VOILES FLUIDES. C'est dans son atelier, sur une musique du chanteur Idir, que nous avons bu le café, un peu d'eau fraîche et manqué quelques dattes. Peintre d'origine algérienne, Lâtif Djeedi s'est vu décerner récemment le premier prix France-Afrique par la Société des artistes français, ainsi que le premier prix de la Société internationale des Beaux-Arts. Il est aujourd'hui président de l'Association des artistes originaires de l'immigration et vice-président des Ateliers du Bocage. Voiles fluides au loin qui s'étendent dans un infini délavé, la peinture de Lâtif Djeedi, halo de lumière, total abandon, est avant tout une peinture d'atmosphère retenue, noyée de rose tendre.

« *Mes racines, c'est mon trait, un trait qui s'échappe tout le temps. Mes racines, c'est plus les bords de Loire, le Mont-Saint-Michel ou l'île d'Oléron que le Sahara.* » Même s'il peint la *Fantasia* ou le *Grand-père* enveloppé dans sa gandoura. Il refuse le folklore du colonisateur, « *je ne peins pas ce qu'on attend de moi. Oui, je suis d'origine algérienne, mais ma peinture est tout autre.* »

Elle est primitive, elle est sensation brute, elle est marée et dune, elle est arbre mort qui résiste à tous les balayages, à toutes les tempêtes. Elle est cet œil ancien qui se pose sur le ventre endormi de la femme enveloppée par l'odeur de l'amour.

L'artiste aime la couleur et la pousse à la caresse, quand l'envie lui en prend, « *le dessin n'est pas la forme, il est la manière de regarder la forme.* » Il ne cherche pas spécialement à faire de la peinture, « *quand je sens le truc, je sors mon matos.* »

« *Ce qui m'inspire, c'est tout ce qui m'entoure, les gens, le mouvement de la vie, une seule chose m'intéresse, vivre de la vie.* » Aujourd'hui accusé d'avoir de l'imagination, Lâtif puise à même le quotidien, dans les bars, les rues, le regard des autres, les images qui peuplent sa mémoire. □ Julien BOAZ

SEXISME

« **L'**Argus de l'amour », vous connaissez ? Une série de cartes postales à l'humour douteux propose des femmes à poil, notées sur 20. Si tout va bien pour les minettes, ça se gâte pour les 45-55 ans. On y lit notamment : « *Organes : jeu dans la culasse, amortisseurs affaiblis. Malgré son aspect délabré, a encore quelques amateurs, surtout dans les couches prolétariennes et parmi la main-d'œuvre étrangère.* » Note : 6/20. □ V. M.

- Cinéma -

Y a-t-il des adolescents dans la salle ?

Les jeunes vont au cinéma. Mais ils ne s'y voient guère.

Et sur l'écran ? Une grande partie des films qui sortent en France actuellement visent un public jeune, mais peu pourtant parlent de la jeunesse actuelle. Les personnages de jeunes n'apparaissent qu'épisodiquement. La jeune punk de *Tchao Pantin*, ou même Bensoussan (Richard Anconina) ne sont que des faire-valoir du vieux Lambert (Coluche). Les deux protagonistes de *Marche à l'ombre* se situent dans la tranche des 25-30 ans. L'adolescente, après laquelle soupire Gérard Lanvin dans ce film, pourrait être sortie d'un film de Marcel Dassault ou de celui de l'Américain ayant tourné *Flashdance*. Elle pratique une activité à la mode, la danse, et part réaliser ses ambitions aux USA. Elle est « clean », son langage n'est pas teinté de verlan ni d'expressions colorées. A nous les petites anglaises ou A nous les garçons dosent les personnages d'adolescents et d'adultes pour distraire, tout en rassurant les familles. Les amours naissantes intéressent les scénaristes mais toujours selon les mêmes schémas, en opposant les couples fille timide/fille « a-franchie », garçon balourd/garçon expérimenté ou adulte/adolescent dans un rapport d'initiateur à initié. Les *Boums 1 et 2* louchent toujours du côté des familles. A la fin tout rentre dans l'ordre : les problèmes des adultes se tassent, les chagrins des adolescents s'effacent. Tous ces jeunes gens évoluent dans un milieu aisé, que ne touche aucune crise morale ou économique. Dans *l'Eté de nos quinze ans* (Gaumont et Marcel Dassault, encore), on va de Deauville en Camargue, de la villa normande à la résidence sur la Côte. A l'opposé de ce monde « bon chic, bon genre », les adolescents de *Passe ton bac d'abord* et de *A nos amours*, de Maurice Pialat. Pialat donne, des fils et filles de Français moyens, un portrait juste. Ils sont mal dans leur peau parce que l'année du bac, année de passage de l'enfance à l'âge adulte, est une année de conflits. Ils n'ont pas le choix. L'injonction des adultes, parents ou professeurs : « Passe ton bac d'abord ! » débouche

sur une fausse promesse. A la fin du parcours, le chômage. Le soutien que pensent trouver auprès des « profs sympas » ces jeunes désorientés est aussi illusoire. Une redoublante découvre que le prof refait le même discours d'année en année. Pour eux, mariage, travail ou chômage sera le parcours obligé. Suzanne, l'héroïne de *A nos amours* est à l'âge égal l'opposée de Vic, la jeune fille « moderne » de *la Boum 2*, avec parents chouettes et grand-mère dans le vent. La famille de Suzanne vit dans le conflit permanent. Elle n'est pas la jeune-fille-bien-dans-un-milieu-protégé, ni la « créature volage » que son frère lui reproche d'être ; elle incarne une forme de désarroi contemporain. Les films de Pialat ne sont faits ni pour faire regretter leur jeunesse aux adultes ni pour flatter les adolescents de la salle par des images rassurantes. Le père de Suzanne, qui recherche ses confidences, en sera pour ses frais : elle lui renvoie une image peu valorisante de « vieux con » qui n'a pas géré mieux que les autres ses affaires de cœur. *Passe ton bac d'abord* se rapproche d'un film anglais *Regards et Sourires*.

L'enfermement

Chez Pialat, les conflits des personnes l'emportent sur la description de l'environnement social et culturel. Chez Loach, par contre, les lieux de vie sont montrés systématiquement comme pour mieux signifier l'enfermement, l'absence d'avenir radieux, le chemin de la maison au bureau de chômage, du bureau de chômage à la discothèque... Les appartements de *la Boum* n'ont pas grand intérêt, ils ne signifient rien de particulier de l'histoire des jeunes qui y évoluent. Ils vont de soi, comme l'aisance de leur milieu d'origine. Tout semble se passer, en ce moment, au cinéma, comme si on voulait bien des 17-25 ans dans les salles, en leur donnant pour leur argent de musique et de danse, tout en les interdisant d'écran quand il y a risque qu'ils dérangent.

Christiane DANCIE



« Laisse Béton », de Serge Le Peron, en 1984.

« **M**émoires de prison » sort en mars sur les écrans parisiens. L'œuvre de Nelson Pereira dos Santos est saluée par le festival du Cinéma du réel à Beaubourg. Ce double événement cinématographique colle à l'actualité politique du Brésil de 1984. L'ère de la démocratie semble être ouverte dans ce pays et pourtant Charles Vanhecke rapporte dans un article du *Monde* du 9 février 1985 : « Les policiers continuent de pratiquer la torture du serpent »... Et nous revenons en mémoire ces paroles d'une chanson de Jean Ferrat : « J'imagine... le Brésil sans torture... » C'est dans « ce pays exploité, misérable et injuste, hérité du colonialisme » - opposé par Carlos Dieguès à l'univers égalitaire du Quilombo (1) - que se situe le film de Nelson Pereira dos Santos. Le titre est plus qu'un symbole, il signifie la société brésilienne comme emprisonnée et forcée à se confronter avec elle-même dans ses composantes multiples : sociales, raciales, etc. Le titre situe aussi la prison dans la mémoire : optimisme ou volonté d'inscrire l'univers carcéral dans un temps passé ?

Du papier et des crayons

La question prend toute sa mesure quand on sait que Nelson Pereira dos Santos avait commencé à travailler sur le scénario de *Mémoires de prison* (d'après le récit autobiographique de Graciliano Ramos) en 1964 et que le film ne peut être produit qu'à partir de 1981 !

Le 3 mars 1936, Graciliano Ramos attend les soldats qui viendront l'arrêter chez lui. L'emprisonnement sera presque une délivrance tant ont été nombreuses les menaces et les mises en garde. Suspect, il est emmené à Recife, où commence un long cycle de détention, sans procès. De prison militaire en maison d'arrêt civile, l'itinéraire se fait de plus en plus dur dans l'univers carcéral du Brésil de l'époque. Finalement conduit à la colonie pénitentiaire de l'île Grande, sa santé se dégrade considérablement. Mais dans cet espace clos entouré de barbelés, véritable camp de concentration où tous les prisonniers ont le crâne rasé et subissent les pires violences physiques, Graciliano conçoit un nouveau roman, riche des notes prises dans toutes les prisons. Les neuf cents détenus de droit commun le traitent avec affection car tous veulent « être dans le livre ». Il lui obtiennent du papier et des crayons, malgré les violences qui s'abattent sur eux. Ce livre, qui se fait avec eux et parmi eux, est un peu comme l'intrusion de la pensée, de l'intelligence dans un univers déshumanisé.

- Evénement -

Mémoires de prison

Sortie du dernier film de Nelson Pereira dos Santos. Un chef-d'œuvre.



La prison décrite par Graciliano Ramos dans un récit autobiographique, filmée par Pereira dos Santos.

Le film de Nelson Pereira dos Santos dure près de trois heures. L'utilisation qu'il fait de l'espace exigu de la prison rend tellement dynamique la relation des êtres entre eux qu'on en oublie la durée. Les images qui défilent nous disent le message des auteurs : « Sortir de la prison pour toujours, pour ne jamais y revenir. La prison au sens le plus large, la prison des relations sociales et politiques qui enchaînent le peuple brésilien. » Car pour eux, la violence du Brésil d'aujourd'hui est la conséquence directe de la violence suprême qui a donné naissance au Brésil colonial, violence de l'esclavage et de la déportation de millions d'hommes et de femmes du continent africain vers l'Amérique du Sud, violence du massacre des Indiens.

En fait, ce film est optimiste car il montre que l'on peut introduire la parole là où règne le silence forcé. N'est-ce pas là une métaphore des sociétés qui interdisaient aux esclaves de s'exprimer, et qui pourtant durent céder ?

Jean-Pierre GARCIA

(1) Voir « Différences » de novembre 1984.

TU ECRASERAS LE SERPENT

Le film de Cinéma sans visa de mars est une « première », les débuts d'une actrice passée à la réalisation : Turkan Soray. Il est tiré d'un roman de Yacher Kemal, *Tu écraseras le serpent*. Turkan Soray avait interprété, dans *Hazal*, le rôle d'une jeune femme victime des tabous et des traditions ; elle reprend ce thème ici, devant et derrière la caméra. Elle joue le rôle d'une jeune femme dont l'époux est tué une nuit par un homme qui soupirait depuis longtemps après elle. Devenue veuve, elle se retrouve seule avec un fils, en butte à l'hostilité du village qui la considère comme coupable du meurtre. Le romancier Yacher Kemal a participé au scénario.

Christiane DANCIE

FR3, 21 mars, 20 h 30.

— Bien vivre —

QU'EST-CE QUI VOUS FAIT RIRE ?

On se moque des immigrés. Tant mieux, c'est la preuve qu'ils font partie de la société française. Mais il y a rire et rire.

Les Français rient moins qu'avant, c'est un quotidien parisien et libéré qui le disait récemment. Mais, en même temps, ils voudraient rire plus, selon la même enquête. Oublier la crise ? Le comique qui monte en ce moment, Michel Leeb, commence son spectacle par une chansonnette qui dit, en l'espèce : « *Le seul moyen (de bien vivre, NDLR), c'est de ne penser à rien.* » Le comique est une force qui va quand tout le reste va mal. Le rire et ses grands prêtres sont des composantes importantes d'une société. Du coup, le racisme, et les immigrés, qui en sont d'autres, n'échappent pas à leur traitement. Et c'est bon pour nous, ça ? demande le juif du ghetto en apprenant qu'on a envoyé des hommes dans la lune.

Ça peut être bon, ou pas, suivant les choix qui sont faits, et qui sont les mêmes que dans le discours « sérieux » : les blagues sur les immigrés peuvent aussi bien être un facteur d'intégration que de rejet. Le rire baptise : se faire moquer de soi, c'est une façon de se faire reconnaître. Le Pen, il y a quelque temps, n'avait pas hésité à venir au *Tribunal des flagrants délires*, et riait, franchement ou pas, aux attaques de Desproges et de Régo, qui avait à cette occasion décrit la journée d'un fasciste ordinaire (cf. *Différences* n° 19) : « *5 heures du matin, je saute de mon lit en fer, mon réveil automatique me chante Heili, Heilo, Heila...* » Le même aurait dû être ravi aussi, d'être « marionnettisé » dans le *Bébête show* de Collaro, au même titre que les grands leaders politiques. En l'occurrence, il a dû sentir le danger chez Collaro, antiraciste convaincu, et s'est fâché. De la même façon, les immigrés sont intronisés par le rire comme une composante à part entière de notre pays. Quand Pierre Pechin faisait réciter *la Cigale et la Fourmi* à un élève nanti d'un épouvantable accent arabe, ou parlait des *404 Pijot* qu'on s'achetait pour partir en vacances au pays, c'était

la mise en évidence d'une réalité, démythifiée, dédramatisée, reconnue. On ne peut que citer Coluche (*Le clochard analphabète*) et son copain, Ahmed, un « philosophe arabe un peu secoué » : « *Je parle français très mieux que vous et je vous merde.* »

Des funambules

Pendant longtemps, les comiques ont fait un travail sans doute aussi efficace que les associations antiracistes, en livrant le racisme en pâture au rire de leurs spectateurs. On se rappelle Bedos et Daumier caricaturant les touristes : « *Marrakech, c'est beau, mais alors, qu'est-ce qu'il y a comme Arabes !* » Coluche encore avec son sketch du CRS arabe, qui commence par un sondage express dans la rue : « *Monsieur, que pensez-vous du racisme ? Moi, je m'en fous, du moment qu'on vient pas m'emmerder chez moi* », et se termine par le long monologue d'un beauf placé face à un CRS arabe beaucoup plus fort que lui. Tartarinades du beauf, encore un Arabe, et c'est nous qu'on paye, etc., qui se dégonfle progressivement quand il reste seul face au dit Arabe, et finit par lui proposer de lui offrir un pot. Réquisitoire sans faille contre la lâcheté du racisme, qui est toujours le courage de la meute contre la proie isolée. Avec, là aussi, le danger de reconnaissance, et de débordement : Bedos avait dû, au bout de quelque temps, faire précéder le sketch « *Marrakech* » d'un avertissement, qui prévenait que tout cela, c'était du deuxième degré, et que les personnes visées, c'étaient les touristes, par les Arabes. Mais on n'a rien sans rien. Le comique est un art de funambule, l'équilibre est précaire, mais quand il est réussi, il n'en est que plus spectaculaire, et donc plus efficace. Dans le sketch du clochard, Ahmed, l'Arabe philosophe, dit que « *Le changement, c'est quand on prendra les Arabes en stop* ». « *Il est pas arrivé, le pauvre mec* », rajoute Coluche. On pourrait dire, de la même

façon, que lorsqu'on se moquera des Arabes au même titre que du fisc, des Auvergnats ou des snobs, ce jour-là, la société pluriculturelle sera entrée dans les têtes. Un bon point au passage pour *la Smala*, ce film sorti au début de l'année, qui faisait pour la première fois du mélange pluriculturel un thème comique, sous la forme d'une famille nombreuse à pères multiples et colorés diversement.

Mais ce jour-là n'est pas arrivé. A tel point qu'on n'est encore à se poser, sans doute à juste raison, la question de savoir qui a le droit de se moquer des immigrés, en dehors d'eux-mêmes. Dans les locaux mêmes de *Différences*, on traite le comptable ou le photographe de sales Arabes parce qu'on sait, par ailleurs, qu'on n'est pas racistes. De même que les communistes ont tendance à penser qu'ils sont seuls à avoir le droit aux blagues antisoviétiques, ou les juifs aux blagues antisémites. Pourtant il y a sûrement à gagner à utiliser le comique comme arme de persuasion.

Arme d'intégration, mais aussi arme de rejet, et la tendance, chez les comiques français actuels, est malheureusement cette dernière. Les Belges ne trouvent guère drôles nos histoires belges. On se souvient qu'à propos de problèmes dans la CEE, un journal anglais avait lancé une campagne d'histoires françaises (« *Pourquoi y a-t-il des arbres le long des routes françaises ? Pour faire de l'ombre aux chars allemands quand ils viennent* », etc.) qui n'avait guère été appréciée de ce côté-ci de la Manche.

Réactionnaires

Michel Leeb, dont on dit qu'il a fait des études de philosophie, manie un comique réactionnaire, au sens historique du mot. Spécialisé dans l'imitation des accents étrangers, il rétablit dans ses textes des stéréotypes qui avaient disparu depuis la colonisation. Ses « Jaunes » sont obséquieux, ses « Noirs » cannibales, rien de moins :

« *Je suis le fils de Bokassa, je suis venu en France faire mes études de Premier ministre. Un jour je me promène avec mon père dans la rue, vient une blonde plantureuse. Je lui dis : on la bouffe tout de suite ? — Non, on la ramène à la maison et on bouffe ta mère.* » Dans un autre sketch, un Noir qui s'énerve finit par « parler » comme la guenon Judy dans le vieux feuilleton « *Daktari* ». Tout cela n'est pas neutre. D'ailleurs, dans le même spectacle, un missionnaire accusé par un Noir d'avoir couché avec sa femme parle comme Mitterrand. Mais Thierry Le Luron va plus loin dans le genre. C'est cette fois de la réaction au sens politique. On assiste, avec lui, à un complet renversement : on ne se moque plus des racistes, on tape sur les victimes du racisme. Coluche et Bedos mettaient en scène des beaufs auxquels le public ne s'identifiait pas, qu'au contraire il mettait à l'écart en riant d'eux, en particulier quand le personnage manifestait sa xénophobie. Le Luron a inventé M. Glandu, qui n'est plus un beauf, mais un Français moyen, nuance, proposé au public pour identification et joué comme un personnage, certes un peu ridicule, mais qui dit la vérité. Quelque chose comme quelqu'un qui « dirait tout haut ce que les autres pensent tout bas ». L'exercice de style n'est pas sans en rappeler d'autres, situés, eux, sur la scène directement politique. Et ça donne les « *Arabes de chez Talbot, qui font les trois huit, huit heures de grève, huit heures de syndicat, et huit heures de prières* ».

Signe des temps, aux délires de Le Luron, les gens dans la salle ne rient pas, ils applaudissent : le message n'est pas saisi comme comique, mais comme politique. Et raciste, n'en déplaise à Le Luron qui s'est offert la couverture de la LICRA.

Il n'est pas ici question de distribuer des tableaux d'honneur. Mais on peut constater ceci : la France est le pays de l'humour, dit-on, et le comique français fait partie de notre patrimoine culturel. Il est supposé être fin, jouer sur la distance, le décalage, l'ironie, le non-dit. Les histoires belges sont drôles non parce qu'elles mettent en scène des Belges, mais parce qu'elles fonctionnent sur un comique de l'absurde, du mot pris au pied de la lettre. Dire que les Noirs sont cannibales et les musulmans tous intégristes, c'est non seulement aller du même pas que ceux qui veulent faire du racisme une opinion comme une autre, mais aussi simplifier les ressorts du comique, avilir une tradition nationale, ce qui ne devrait pas manquer d'inquiéter les « traditionalistes » qui remplissent chaque soir les salles de Le Luron. Et vous trouvez ça drôle ?

Jean-Michel OLLÉ

Michel Leeb à l'Olympia.



— Drame —

UN CHANT D'AMOUR DANS LE DÉSERT

Les plus grands amants de l'histoire du monde sont arabes.
André Miquel, conservateur de la Bibliothèque nationale,
fait revivre Majnûn et Laylâ.

La légende de Majnûn et Laylâ est sublime. C'est une histoire d'amour absolu, au VII^e siècle de l'ère chrétienne, en Arabie tout juste devenue musulmane. Il s'appelait Qays, fils de chef, de la tribu des Banou Amir, tribu pauvre, à la fois nomade et sédentaire. Il était beau, noble, habile chasseur, adroit poète. Laylâ, sa cousine, et lui s'aimaient depuis ce jour où, face à la montagne, Qays, fasciné par la grâce de la jeune fille, avait improvisé ces vers stupéfiants. Il n'avait que onze ans, elle, sept, il avait réclamé le silence et l'attention de tous les enfants qui accompagnaient les bêtes au pied du Tawbâd : « Ô (montagne), tu n'es rien : mon désir est plus grand que toi ! »

Etoiles, votre éclat pâlera devant mes poèmes.

Terre de mes aïeux, tu m'attendais depuis toujours. »

Laylâ avait été effrayée, car des poètes, disait-on, les Djinnns faisaient leur demeure.

Ils grandirent, ils étaient promis, destinés l'un à l'autre. Le jour de ses vingt ans, une nuit où tout le monde le fêtait, il dit, ivre d'amour, ce vers unique :

« Mille ans durant, tu passes devant les rêves de mille poètes, et puis tu nais enfin. »

Elle le prie de se calmer, lui rappelle la vieille loi du désert, lui chuchote : « Aime-moi, mais en silence, » Mais Qays est poète, tout irrigué d'amour et impatient de le chanter. Il commet l'irréparable. De retour d'une partie de chasse, devant tous les hommes de la tribu, il ose clamer le nom de Laylâ. Il est coupable du « tachbib », d'indiscrétion publique. En nommant sa bien-aimée, il l'a déshonorée. Dès lors le mariage devient impossible, impensable, alors que tout, au départ, le bénissait.

« L'obstacle à leur amour, me précise André Miquel, ne vient pas comme pour les autres – Roméo et Juliette, Tristan et Iseult – d'un interdit de la société. Ou plus exactement, il vient de la société, il se dit, cet obstacle, en forme d'interdit, mais c'est un interdit que le couple amoureux pouvait très bien respecter. En l'occurrence : vous êtes libres de vous aimer, on vous mariera, à condition que vous n'alliez pas chanter votre amour sur les toits. Ça c'est l'interdit, et bien sûr, les héros, plus exactement le héros, Majnûn, le brave. On peut dire, après tout, que c'est un peu de sa faute,

contrairement, en effet, à Roméo et Juliette, Tristan et Iseult. Voilà une première différence déjà avec nos amoureux d'Occident. L'autre, c'est que, pour la première fois dans l'histoire, nous avons un couple amoureux qui chante lui-même son amour sous la forme de textes. Autrement dit, cette histoire d'amour produit elle-même son discours poétique sur l'amour. Ce sont là, je crois, les deux grandes différences qui opposent Majnûn et Laylâ aux autres couples d'amoureux de l'Occident. »

Et l'histoire de Majnûn (le fou, le possédé) commence. Il erre dans le désert, vivant de rares plantes et buvant aux mêmes sources que les gazelles, ses amies. La sollicitude de son père, son immense affection ne parviendront pas à le guérir. Conduit à La Mecque, Majnûn ne demande pas à Dieu de recouvrer la raison. Il le supplie de ne pas permettre qu'il oublie Laylâ. Et Dieu le punit : ayant blasphémé, il sera fou. La raison le quitte peu à peu ; maigre, sauvage, il persiste à dire son amour, à crier sa folie aux étoiles, aux dunes, aux oiseaux. Des gens de sa tribu qu'il a choisis pour leur mémoire viennent recueillir dans l'immensité des sables sa parole brûlante. C'est ainsi qu'en Arabie se conservaient les œuvres d'art langagières.

Le code du désert

Mais cet amour fou, n'est-il pas finalement très compréhensible dans une société si respectueuse des absolus ?

« Oui, me répond l'administrateur de la Bibliothèque nationale, il y a tout de même quelque chose d'étrange : c'est que cet homme, qui va à l'encontre des interdits de la société, on ne le tue pas. On le déclare fou, simplement, ce qui est commode, parce que tout le monde y gagne : le fou peut continuer à dire ce qui lui plaît, et la société ne se sent pas jugée, puisque c'est la parole d'un fou – mais à la fin il devient le héros de la tribu. C'est-à-dire qu'il fait exactement ce que font les poètes de la vieille Arabie d'avant l'Islam, il est le chantre de sa tribu, mais sur un autre mode, le mode amoureux. »

La société bédouine préislamique connaissait l'amour courtois, la nostalgie surgie du spectacle d'un campement abandonné, et la tribu des Banou Udhra était célèbre pour



SINDBAD

en avoir le mieux chanté le modèle. On disait « l'amour udhrite »... Mais Majnûn a effacé leur exemple. Il a, mieux que quiconque, vécu les hauteurs de l'amour fou, par le verbe poétique, son discours, auquel il n'a renoncé qu'à son dernier souffle.

Il n'est pas indifférent que la légende soit née au sein d'une tribu encore fortement marquée par l'éthique bédouine. Une tribu restée en marge du grand mouvement de conquête (l'histoire se passe au temps des Omeyyades) par la faute d'une trop grande fidélité au code du désert. Les Banou Amir firent parler d'eux, se distinguèrent, en léguant une très belle histoire à la tradition arabe.

Des cartes et des calendriers

« Un jeune chercheur tunisien y voyait un phénomène de compensation de la part de ces tribus, poursuit André Miquel. C'est vrai, nous n'avons pas participé à ces conquêtes, mais au moins nous allons nous faire une gloire avec ce type d'amour. Et ils ont gagné car il a été convenu de dire dans la littérature arabe que jamais on n'avait mieux aimé que dans la tribu de Majnûn et Laylâ. Mais je me demande s'il ne faut pas aller plus loin et se demander si tout le discours de Majnûn n'est pas lui-même une protestation contre le code de ces tribus. Après tout, dire "Je ne veux plus aimer selon le code de ces tribus", c'est récuser ce code, ça peut vouloir dire "Qu'est-ce qu'il nous a valu, à nous, ce code, sinon de rester là, sans argent et sans histoire ?" »

Les Arabes de la tradition classique disparaissaient derrière Majnûn, le laissant parler seul. Persans et Turcs, au

contraire, en firent le personnage d'un drame, tourné vers l'illustration claire d'un message tantôt mystique, tantôt révolutionnaire. Ahmed Chawqui, le Persan Nizâmi, Aragon (« le Fou d'Elsa ») ont raconté Majnûn et Laylâ. Trois livres, un roman, un essai, une traduction de poèmes, trois voies d'entrée à cette légende très belle. André Miquel a pu donner un prolongement heureux au travail du chercheur érudit en écrivant un roman.

« Ce qui était le plus difficile, pour écrire le roman, avoue-t-il, c'est d'ajouter ce qu'il fallait à la légende arabe, c'est-à-dire sans la trahir, mais en apportant certains éléments de paysage ou de comportement de la part des héros de l'histoire qui pouvaient étoffer le texte-canevas que nous donnent les vieux textes arabes. Il a fallu regarder des cartes de géologie, des cartes climatiques, comparer les calendriers de l'Hégire et de la Chrétienté, pour que tout tienne, et que finalement il y ait à la base du roman un travail d'érudition, mais qui, j'espère, a complètement disparu, et qui n'est pas perceptible par le lecteur en tant que tel. »

Laylâ, ma raison parle du désert, de la société bédouine, sur une musique arabe dans un langage moderne. Cette culture arabe, qu'André Miquel admire, au premier chef, pour son « imaginaire, étant entendu que cet imaginaire, ça peut être non seulement le conte, mais aussi la poésie, et quelques-unes des sciences exactes »

Adil HAJJI

Laylâ, ma raison, d'André Miquel. Ed. du Seuil.
Majnûn et Laylâ : l'amour fou, d'André Miquel et Percy Kemp. Ed. Sindbad.
Majnûn, l'amour poème, choix de poèmes traduits par André Miquel. Ed. Sindbad.

— Bonne question —

A QUOI SERT LA JEUNESSE ?



F. DIASCORUVIA

Depuis toujours,
on sanctifie la jeunesse.
Regret, nostalgie ou réalité ?
Est-ce un moment privilégié ?
Des personnalités
répondent...

ARAGON
poète

Maintenant que la jeunesse
S'éteint au carreau bleui
Maintenant que la jeunesse
Machinale m'a trahi
Tu t'en souviens souviens-t-en
Maintenant que la jeunesse
Chante à d'autres le printemps
Maintenant que la jeunesse
Détourne ses yeux lilas
Maintenant que la jeunesse
N'est plus ici n'est plus là
Sur d'autres chemins légers
Maintenant que la jeunesse
Suit un nuage étranger
Maintenant que la jeunesse
A fui voleur généreux
Me laissant mon droit d'ainesse
Et l'argent de mes cheveux
Il fait beau à n'y pas croire
Il fait beau comme jamais. □

SILVIA MONFORT,
comédienne

La non-jeunesse ne m'intéresse pas. La jeunesse c'est être en permanence disponible, ce qui ne signifie pas pour autant être sans structure. Cette disponibilité n'est pas le désordre, il n'y a aucunement à opposer sagesse à jeunesse, bien au contraire. Jeunesse ne veut pas dire folie.

Le plus bel exemple que je pourrais donner de jeunesse est celui-ci. En 1974, j'avais décidé d'ouvrir avec Alexis Gruss une école de cirque, la première en France comme en Europe. De part et d'autre part je n'entendais que « Cela n'intéressera personne » ou « Le cirque est mort de sa belle mort »...

Bref, un communiqué annonçant la création de l'école a été diffusé dans la presse. Le jour de l'inscription, 80 jeu-

nes sont venus. De tous horizons : certains sortaient de grandes écoles, d'autres étaient chômeurs. Un mélange éclectique, agréable. Cette journée était en principe destinée à une première prise de contact avec les professeurs. A un moment tous ces jeunes se sont déchaussés et ont commencé à travailler ensemble, là, dans cette salle, le premier jour ! C'est cela être jeune : savoir ainsi saisir les occasions, s'y donner sans retenue, faire que l'envie, le désir deviennent réalité.

Les jeunes de maintenant me semblent plus juvéniles, moins prévoyants que ceux d'il y a dix ans. Plus en quête aussi d'un sens à donner à leur vie. Si j'avais un conseil à leur donner ce serait celui-ci : lisez, apprenez. Il faut sélectionner, choisir, chercher toujours ce dont on a besoin. Les véritables mouvements de l'être sont ceux que le besoin détermine. □

GILBERT BÉCAUD,
chanteur

Toutes les périodes sont privilégiées, la jeunesse en est une.
Les jeunes voudraient être plus vieux, les vieux plus jeunes. Une chose est sûre, je me sens très près d'eux et je suis plus heureux maintenant. Mais, vous savez, la jeunesse, c'est dans la tête que cela se passe. □

PIERRE PARAF,
président d'honneur du MRAP

Le peu de temps qui reste à vivre aux plus anciens, c'est à la jeunesse, à son bonheur, qu'il doit être dédié. Parmi les plus urgents devoirs qu'elle impose à la nation, s'inscrivent en première ligne le travail et la paix.

Le travail qui, paradoxalement, devient un bien de plus en plus rare, alors que l'univers souffre de sous-consommation, que partout ses besoins physiques, spirituels sont insuffisamment satisfaits. L'univers où le chômage accueille les jeunes aux portes de la vie. L'univers où le tiers monde a faim, où l'ancienne et la nouvelle pauvretés assaillent la plupart des grandes nations industrielles.

Est-ce donc à cela que devaient aboutir les deux guerres mondiales, la Résistance, où leurs aînés se sont engagés ? Il faut rappeler que dans tous les domaines il est urgent d'agir, demander à la jeunesse de témoigner de son énergie, de son sens des responsabilités.

Aux éducateurs de susciter cette prise de conscience, d'aider chaque jeune à relever ce défi de la fin du siècle où les

GEORGES BRASSENS
chanteur

Quand ils sont tout neufs,
Qu'ils sortent de l'œuf, du cocon,
Tous les jeunes blancs-becs prennent
[les vieux pour des cons.
Quand ils sont devenus des têtes
[chenues des grisons,
Tous les vieux fourneaux prennent
[les jeunots pour des cons.
Moi qui balance entre deux âges,
Je leur adresse à tous un message :
Le temps ne fait rien à l'affaire,
Quand on est con, on est con,
Qu'on ait vingt ans, qu'on soit
[grand-père,
Quand on est con, on est con.
Entre vous plus de controverses,
Cons caducs ou cons débutants,
Petits cons de la dernière averse,
[vieux cons des neiges d'antan. □

progrès accélérés de la science, la « modernité » de la technique doivent étendre le bonheur, non le raréfier.

Le salut par la jeunesse, pour la jeunesse comporte autant l'exigence des droits que l'accomplissement des devoirs. Il exclut l'indifférence résignée, comme la fuite vers toute violence qui n'est qu'une forme de fascisme. Lorsqu'on a vaincu Hitler, on doit être capable de surmonter les plus grandes crises économiques et morales. Jeunes, mes frères, il faut partir vers « les lendemains qui chantent », en les préparant chaque jour. □

RONALD REAGAN
président des Etats-Unis

Au même titre que les chercheurs, les artistes, les enseignants, les agriculteurs, les hommes et femmes d'affaires, les décideurs et les leaders de demain, les jeunes constituent notre plus importante richesse.

Mais les jeunes ont besoin de l'amour parental. Ils ont besoin de s'accomplir. Cela marche d'autant mieux lorsque leurs parents définissent des valeurs, établissent des objectifs et leur assurent la stabilité.

Lorsque les parents prennent leur responsabilité d'amour, les encouragent, et guident leurs enfants, ces derniers ont la possibilité de s'affirmer et de développer leurs compétences. Cela leur permettra de prendre de saines décisions lorsqu'ils seront adultes. □

(Discours prononcé le 30 juin 1982.)

Débat réalisé par Dolorès ALOIA

MARS

6 La Fédération d'action laïque de Clermont-Ferrand organise, en association avec le comité local du MRAP, des journées Droits de l'homme dans les DOM-TOM, jusqu'au 13, à la maison des Congrès. Avec une exposition « la Case créole », l'habitat aux Antilles, des origines vers le futur. Pour le 300^e anniversaire du « Code noir », un artiste antillais présente l'art métais du vingt et unième siècle. Pour clôturer ces journées, concert exceptionnel d'Henri Guédon et son Big Band accompagné par la chorale de Riom sous la direction d'A. Rougier, le 13 à 21 h. □

9 Au palais des Congrès et de la Culture du Mans, à 21 h, fête interculturelle : « Fête d'ici et là-bas » avec des conteurs, poètes et musiciens d'Algérie, du Maroc, du Portugal, de Turquie et du Mans en collaboration avec la revue Parole. Rens. palais des Congrès, cité Cénomane, square Stalingrad, 72000 Le Mans. Tél. : (43) 24.22.44. □

9 L'Association des étudiants d'origine malgache organise un spectacle de chants, musique et danses folkloriques de Madagascar à la salle Martin-Luther-King, 28, rue Olivier-Noyer, 75014 Paris. □

11 18 et 25, de 18 à 20 h. « De la mythologie de l'antisémitisme à sa réécriture » au Collège international de philosophie, bâtiment Mécanique, 3^e étage, 1, rue Descartes, 75005 Paris. □

13 A Paris, cinéma, musique, peinture, poésie « Racines noires 85 », manifestation pluridisciplinaire à partir d'une prospective aussi complète que possible de la diaspora noire, au Centre Georges-Pompidou (salle Garance), à Cultura Latina, rue du Temple, la Maison des cultures du monde, boulevard Raspail. Jusqu'au 4 avril. Rens. 586.58.29, Catherine Ruelle. □

15 Soiré-débat avec le Pr Alexandre Minkowski, à 20 h 30, au C.P.R.A., 51, avenue Maréchal-de-Latre-de-Tassigny, 93140 Bondy. Rens. tél. : (1) 847.07.56. □

16 Ouverture du VII^e Festival international de films de femmes à Créteil. Un hommage sera adressé à Loïs Weber, réalisatrice américaine du temps du cinéma muet, ainsi, entre autres, qu'une rétrospecti-

ve intégrale de l'œuvre d'Helma Sanders, réalisatrice allemande. Lieu : Maison des arts, place Salvador-Allende à Créteil (Val-de-Marne). Rens. tél. : 277.23.79. □

18 Jusqu'au 24, la salle Malraux, avenue Pierre-Brossolette à Fleury-Mérogis, accueille de 14 à 18 h les expositions « Peuples d'ici et d'ailleurs » et l'Apartheid, le dos au mur ». Rens. tél. 015.38.26. □

19 Le IV^e Festival international du cinéma juif se déroule jusqu'au 2 avril, au cinéma Rivoli-Beaubourg, 80, rue de Rivoli, 75004 Paris, sur le thème « Grands Procès et quelques enquêtes ». La programmation - à travers une vingtaine de films de fiction et documentaires - tentera d'explorer la condition de l'homme, et des juifs en particulier, face aux systèmes juridiques de divers pays. Des rencontres avec des réalisateurs et des historiens, ainsi que six grands débats, ponctueront le festival. Un hommage sera rendu à Karl Freund, directeur de la photo pour des films de Murnau, Fritz Lang, J. Huston, G. Cukor, A. Zinnemann, et réalisateur. Le Festival sera à Marseille, au cinéma Le Chambord, du 16 au 23 avril 1985. Rens. Festival international de la culture juive, 25, rue Saint-Sébastien, 75011 Paris. Tél. (1) 805.93.07. □

20 A la bibliothèque municipale d'Arcueil (Val-de-Marne) concert Henri Guédon et sa grande formation avec Ben Zimet. Le 1^{er} avril Henri Guédon se produit à la maison des Congrès de Royan (Charente-Maritime). □

22 A 21 h. « Marie des Brumes » poème scénique d'Odysseus Elytis, sur la musique d'Angélique Ionatos au Théâtre de Sartrouville, rue Louise-Michel. Tél. 941.23.77. □

22 Maurice Béjart et le Ballet du XX^e siècle se produisent au T.M.P.-Châtelet, jusqu'au 28 avril. Pour 31 représentations et trois programmes et la création mondiale du « Concours », premier ballet policier. Rens. T.M.P.-Châtelet, 1, place du Châtelet, 75001 Paris. Tél. 261.19.83. □

22 Dans le cadre de la Journée de la poésie, les poètes du Maghreb à la petite salle du centre Georges-Pompidou à Paris. Tél. (1) 277.12.33. □

23 Jazz Brasil avec Boto et Novos Tempos au Théâtre Paul-Eluard, 4, avenue de Villeneuve-Saint-Georges à Choisy-le-Roi (Val-de-Marne). Rens. tél. (1) 890.89.70 ou 890.63.43. □

27 Dernière de la pièce de Sony Lab'Tansi « la Parenthèse de sang », présentée par le théâtre Témoin, dans une mise en scène de Sanvi Panou, à l'espace Kiron, 10, rue de la Vacquerie, 75011 Paris. Tél. 373.50.25. □

30 Le Printemps de Bourges - Festival de la chanson, jusqu'au 8 avril. Rens. maison de la Culture de Bourges, place André-Malraux. Tél. (48) 20.13.84. □

AVRIL

1 Au C.E. d'Air France, tour Maine-Montparnasse, 3, square Max-Hymans à Paris 15^e, Latif expose ses peintures, jusqu'au 15. □

3 Jusqu'au 8 avril, à Lussas (Ardèche), VII^e Festival de cinéma des pays et régions. Une quarantaine de films, pour la plupart inédits, seront présentés au public. Avec l'accent sur la découverte de la création audiovisuelle d'une région : le pays picard. □

ET ENCORE

RALLYE. Dans le cadre de l'Année internationale de la jeunesse, le Mouvement A.T.D.-Quart Monde de Lyon organise, avec La Kora de Morestel (Isère), le 17 mars un rallye pédestre à partir de 9 h 30 (prévoir son casse-croûte) et un bal folk à 18 h, dans la salle des fêtes de Sermerieu (3,5 km de Morestel), en préparation du rassemblement qui aura lieu le 27 mai 1985 au Bureau international du travail à Genève. Renseignements A.T.D.-Quart Monde, 22 rue Burdeau - BP 1078, 69202 Lyon Cedex 1. Tél. (7) 839.34.30. □

SOUSCRIPTION. Va paraître en juin 1985, et par souscription au prix de 50 F, « Derrière le mur... ». Ce livre est l'aboutissement d'un travail réalisé par une classe de CPPN du LEP de Planoise à Besançon, qui réunit des témoignages, contes et remèdes recueillis par les élèves auprès des personnes âgées de Besançon ou des pays d'origine, et est illustré par les élèves du LEP. Rens. LEP Planoise, rue Goya, 25042 Besançon Cedex. □

AUTOUR DU 21 MARS JOURNÉE CONTRE LE RACISME

3 Ouverture du mois sur « les Jeunes issus de l'immigration » au Clos Bonlieu d'Annecy (Haute-Savoie), « Même soleil, culture d'ici, culture d'ailleurs », avec animations dans différentes écoles, films, conférences, vidéos, expositions « Enfants de l'immigration » et « Rupture » (1), et spectacles. Les 3 : chansons turques ; 6 : chants haïtiens ; 15 : Karim Kacel ; 21 : groupe antillais de Guy Conquête ; 26 : Djurdjura ; et 27 : groupe Khamsa. Avec la participation du MRAP local. □

(1) Cf. Différences n° 23, mai 1983.

11 Au 24, le Comité du MRAP d'Angoulême organise une exposition « Vivre ensemble avec nos différences » au centre culturel Saint-Martial. □

16 Au 23, le comité du MRAP de Rennes organise dans les écoles de Rennes et des environs une exposition « Dessine-moi les gens de chez toi et d'ailleurs ». □

16 Le MRAP Haute-Vienne organise, avec la participation d'associations, partis politiques, syndicats et d'organismes humanitaires, la traditionnelle Fête de l'amitié entre les peuples, de 16 h à 0 h 30, dans la salle municipale des Sports, rue des Sœurs-de-la-Rivière à Limoges. Cette fête est la rencontre des Limousins avec les travailleurs immigrés, les réfugiés, et les communautés étrangères représentés en Limousin. □

21 Journée internationale contre le racisme, sous l'égide de l'ONU. Le MRAP lance une campagne de sensibilisation antiraciste qui se manifestera par l'affichage massif d'autocollants par l'ensemble des adhérents et par le port de badges « Vivre ensemble avec nos différences ». □

21 Point fort des Journées contre l'apartheid en Afrique du Sud organisées par le MRAP à Clermont-Ferrand, autour d'une exposition. Des témoignages ainsi qu'un spectacle. □

Agenda réalisé par Danièle SIMON

DERNIÈRE MINUTE

PETIT BLOC-NOTES

Paris nous offre en permanence un cocktail des cultures du monde ; c'est un fait qui se vérifie, mois après mois. La civilisation islamique continue d'attirer des foules régulières au Palais de Tokyo et il n'y a aucune raison de se priver du plaisir d'aller rendre visite à l'exposition « Les arts en terre d'Islam », qui prolonge jusqu'à l'été, dans une version allégée, la précédente expo : « Le prince en terre d'Islam », dont Différences a honteusement omis de parler !

Sur le « front » de l'édition, toujours « l'Orient compliqué avec nos idées simples » : Maisonneuve vient de publier un bouquin touffu, foisonnant, mais passionnant sur un sujet qui nous concerne tous, « Politique et minorités au Proche-Orient », par Laurent et Annie Charby, qui vous dévoile tout ce que vous aimeriez savoir des causes de ce maelström passionné qui semble aujourd'hui emporter la mosaïque des communautés chrétiennes et musulmanes, de l'autre côté de la Méditerranée. Puisque nous y sommes, dans le même ordre d'idées, Payot vient enfin de rééditer la (longtemps introuvable) bible sur l'Arménie : l'« Histoire de l'Arménie » du grand René Grousset, un panorama d'une richesse extrême.

Les Japonais, il y en a toujours à Paris, ils adorent notre bonne ville. C'est ainsi qu'un film inédit de Shohei Imamura, « Eijaraika », sort ce mois-ci, programmé par les courageux « Films sans frontières » (le distributeur du « Léopard noir », de « Fleurs de papier », de « Aïda »). « Eijaraika » est une histoire somptueuse, en technicolor, avec une foule de figurants, qui nous transporte dans le Japon du milieu du XIX^e siècle, juste avant l'ère Meiji, alors que le pays va subir une mutation socio-culturelle et économique capitale ; un homme revient au pays après avoir fait naufrage aux... Etats-Unis et part à la recherche de sa femme, devenue prostituée dans la ville des plaisirs... Ne quittons pas le Japon : l'Espace Pierre Cardin a réussi un coup de maître, celui de faire venir à Paris l'une des plus belles expositions d'art japonais que l'on puisse concevoir : « L'art de vivre des Shogun, l'ère des Tokugawa », armures, armes, kimonos, masques, décors de l'une des dynasties les plus brillantes du Japon, justement l'une de celles qui inspirent le plus de cinéma (du 1^{er} mars au 14 mai). Et puis un scoop spécial Différences : le III^e « Festival du film arabe à Paris » sera consacré cette année entièrement à une rétrospective-hommage au réalisateur égyptien Youssef Chahine (2^e quinzaine d'avril).

Yves THORAVAL



Pat Grabe et Howard E. Rollins Jr. dans Soldier's Story.

SOLDIER'S STORY

Un film de Norman Jewison d'après la pièce de Charles Fuller avec Howard E. Rollins Jr. et Adolph Caesar.

Un sergent noir est assassiné dans le sud des Etats-Unis en 1944. Un régiment noir cantonné dans une petite ville du Sud où sa présence exacerbe le racisme. Le Ku Klux Klan est là aussi. Les officiers, tous blancs, exhalent aussi leur racisme. La moindre étincelle peut allumer une émeute meurtrière. L'armée décide d'ouvrir une enquête et dépêche sur les lieux le capitaine Davenport : gradé, avocat... et noir, autant de raisons de se faire haïr. La caserne vit sous le régime de la ségrégation et les Noirs, auxquels on n'a pas encore reconnu le droit de combattre, y sont relégués aux plus fastidieuses corvées.

La personnalité du sergent assassiné, Waters, est étrange. Il jouit auprès de ses supérieurs blancs d'une réputation et d'un prestige particuliers. Il règne en despote sur ses frères noirs. Sa haine des Blancs n'a d'égale que celle qu'il voue aux Noirs du Sud qui constituent l'essentiel du régiment. Il les tient pour responsables de la survie des stéréotypes racistes anti-Noirs, à cause de leur attachement à leur culture noire, à leur comportement typiquement noir. Il a pris pour souffre-douleur un placide soldat, joueur de base-ball et chanteur de blues, qu'il acclusera au suicide. Victime et bourreau, il ne voit de salut pour l'homme noir qu'en affrontant le Blanc sur son terrain. D'où son mépris pour la culture traditionnelle noire, ses ambitions, ses frustrations secrètes, sa phobie de la discipline, son perfectionnisme maniaque, sa sévérité, son instabilité émotionnelle. Il y a là une étude très pertinente, et la condamnation d'une option très proche

de celle de certains « intégrationnistes » proches de la « bourgeoisie » noire pour lesquels la seule issue pour le Noir, son devoir et sa juste ambition, est de ressembler aux Blancs.

« Fuller, pense Jewison, a analysé en profondeur ce qui se produit chez des gens qui vivent constamment sous le régime de la ségrégation. Les tourments du sergent Waters sont le résultat de cette discrimination. »

N'empêche, on est bien contents, finalement, que le meurtrier du sergent Waters ne soit pas un Blanc, ce qui évite la catastrophe ! Et tout se termine dans la liesse, les soldats noirs allant enfin se battre pour les valeurs blanches.

Tout le film est merveilleusement interprété par les acteurs noirs. La musique est somptueuse, signée Herbie Hancock. Il y a aussi la grande chanteuse Patti la Belle.

Robert PAC

Jean Legrand



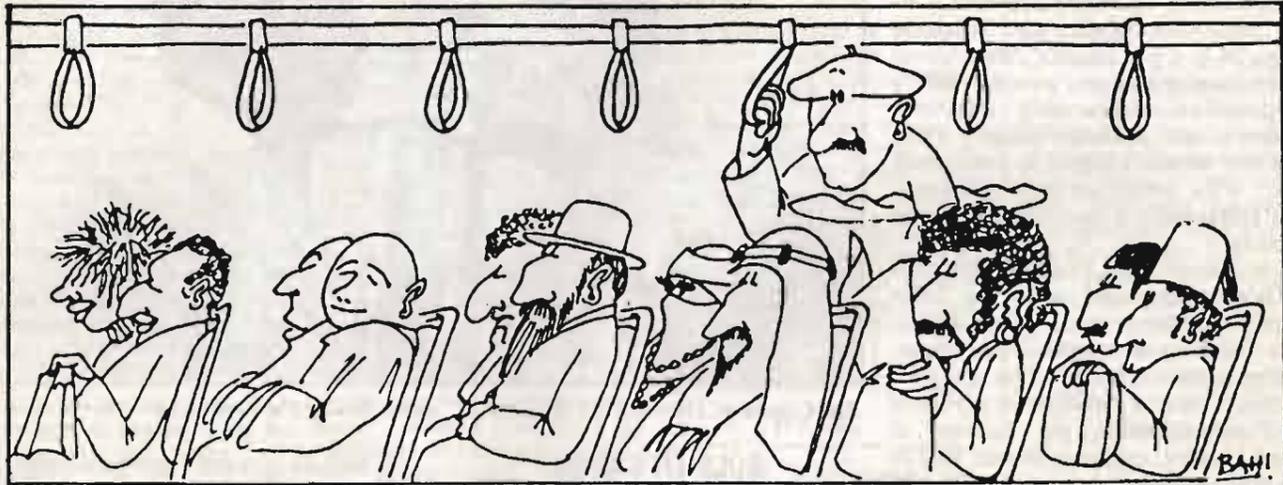
Cuisinier-Conservateur

TOUTE L'ANNÉE
Foie Gras Frais d'Oie et Canard
Ses magrets de canard frais
ou fumés
Ses plats grande cuisine

58, rue des Mathurins
75008 PARIS Tél. : 265.50.46

18, rue Montmartre
75001 PARIS Tél. : 236.03.52

Versions divergentes



Dans Sport cérébral n° 16, une revue de mots croisés, on ne ménage pas les méninges du lecteur. Voici le dessin humoristique de la page 17, sans doute une variation sur le nouveau thème du racisme anti-français. Deux petites filles, Françoise Pique et Véronique Estay sont tombées dessus. Elles ont pris leur plus belle plume et ont envoyé leur version au rédacteur en chef. Avec un post-scriptum : « Nous sommes Françaises... » Vive les jeunes !



Si vous aviez publié cela, vous auriez été plus près de la réalité.

BANQUE
GENERALE
DU
COMMERCE



siège social 36 rue Marbeuf Paris 8e—tel 256 70 00
agence 53 rue de Turbigo Paris 3e—tel 278 58 18

Assurances : l'assuré d'abord

Avant de proposer des assurances, un assureur doit en donner.

La Caisse Nationale de Prévoyance vous donne l'assurance de sa compétence : une expérience plus que centenaire et dix millions d'assurés.

La CNP vous donne l'assurance de la proximité : des centaines de points de vente, et des conseillers dans tous les bureaux de Poste et du Trésor public.

La CNP vous donne l'assurance du choix : une gamme de produits très large, étudiée pour protéger votre famille et répondre à vos besoins de prévoyance.

Voilà pourquoi la CNP peut vous proposer ses assurances.

Renseignements et souscriptions dans tous les bureaux de Poste et du Trésor Public.

Caisse Nationale de Prévoyance
L'Assurance-vie

A la Banque Sofinco
tout le monde est quelqu'un.



CONTRAT POUR L'AMÉLIORATION DE LA QUALITÉ DE NOS SERVICES.

A la Banque Sofinco, même si vous n'êtes pas riche, on trouve des solutions pour vous. Douze associations de consommateurs ont déjà fait confiance à la Banque Sofinco pour défendre vos intérêts et la qualité des services que

nous vous offrons. Nous nous sommes engagés avec elles par un contrat. En nous accordant votre confiance, vous stimulez notre dynamisme et la création de nouveaux produits. Venez nous voir, pour nous vous êtes quelqu'un.



BANQUE SOFINCO
LA BANQUE DES SOLUTIONS

Liste des agences disponible sur simple demande à Banque Sofinco 91038 Evry Cedex.


CREDIT CHIMIQUE
Société anonyme au capital de 100.000.000 F



Toutes opérations de banque en France et à l'étranger

20 rue Treillard, 75008 Paris. Tél. (1) 561.94.00

DES MAGASINS POUR DES TEMPS NOUVEAUX



BESANÇON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES :
72, avenue Gabriel-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place



PANTA MOD

BESANÇON : 1, rue Gambetta
LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé

GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Péri
GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place
GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record

ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpents"